

II. Le « Traité de l'amitié », second livre de la Toison d'or

(1.)

La tierce file de justice est amitié.^(a)

(2.) Il est tant difficile de^a parler au vray de ceste^b vertu d'amitié que je^c suis perplex comment j'en^d parlerai, pour ce come^e dist Franchisque Petrarque en son *Livre des remedes de fortune* : « Il n'est beste, ne pensee d'homme, ne chose si difficile a congnoistre que est amitié. »

1

(3.) Comment^a puis je donques parler de ce que je^b ne puis congnoistre, ne entendre ? Toutesfois, neantmoins, pour ce que la sainte escripture et les sains^c docteurs et^d les sages et^e anciens philosophes nous ont donné et ouvert le chemin pour congnoistre quele chose est amitié, j'en diray soubz correction ce pou que mon rude engin en a peu, par leurs ditz et dottrines, comprendre. Et combien que diverses difinitions y soient donnees, je m'aresta a ceste que met saint Augustin en sa .iiii.^{xx} .v.^e epistle, pour ce que les diffinitions des aultres y conviennent.

(4.) Et dist que « amitié est ung consentement, une volonté, une resolution, en laquele conviennent les hommes en choses divines et humaines par une benivolence, charité et amour. »² Et selon ceste diffinition se peut entendre ce que dist Aristote, lequel fut interrogué que estoit^a amitié ; il respondi que c'estoit « une^b ame en deux corps », comme il est escript en la *Cronique des devises des philosophes*.³ Car quant deux amis sont jointz par bonne amitié ensemble, ce que l'un veult, l'autre veult; ainsi^c est en deux corps une meisme volenté, qui est une des puissances de l'ame.

(5.) Tulle Ciceron aultrement la diffinist et dist que « amitié est une volenté que l'omme a envers aultuy pour les biens qui sont en luy ; par laquele volenté il ayme cest homme, non pas pour soy, mais pour cause du bien qui est en celluy qu'il ayme. »⁴

(6.) Ancore a ceste diffinition convient le dit de saint Augustin. Car se nous considerons les biens qui^a sont en Dieu, nous le amerons^b sur toutes choses, pour ce que plus de biens^c y a en luy que en toutes aultres choses, et ne le amerons pas simplement pour nous, mais absolument, pour ce qu'il est bon et pour cause de sa bonté et^d serons ardens et desirans sur toutes choses d'estre a luy et avec luy^e, et chose qui soit ne^f nous sera^g en estimation au regart de luy.⁵

(7.) Et tout pareillement nous aviendra d'ung homme, a l'amour duquel nous nous adonrons^a en tele maniere que chose mondaine, quelle^b quelle soit, ne pourra estre^c en nostre courage preferee^d a nostre ami.

(8.) Pour ce dist saint Ambrose et pareillement Aristote que^a « mon amy est ung aultre moy^b. »⁶ Et a ce propos dist saint Jherosme sur Micheas le prophete, que « suspicion ne peut estre entre^c mon ami, qui est ung aultre moy^d, et que avec luy je me doy^e avoir parler et^f besongner comme a moy meisme. »⁷

(9.) Et Cassiodore en son *Livre d'amitié* monstre, que « amitié vient et procede de ung usage, une^a habitude ou coustumance^b et continuation de amer, par une election que l'omme eslist la chose que luy^c semble digne d'estre amee, et par deliberation que l'omme fait, par laquele

il^d conclud d'amer ceste chose ; et de la en avant si continuelement l'ayme qu'il ne se peut oster ne divertir de ceste amitié. »⁸ Et conclud pour ce^e Cassiodore que « vraie amitié est en soy^f ferme et solide, et preste en toutes les necessitez de son amy, et se accorde et convient avec celluy qu'il ayme en toutes ses œuvres, en^g tous ses desirs, en^h tout ce qu'il seuffre et endure, soit bien ou mal, soit adversité ou prosperité. »⁹

(10.) Pour ce dist que « es choses humaines n'est rien plus doux que amitié. On ne peut plus sainte chose desirer ; rien n'est si fructueux a garder, car elle a le fruit^a et la felicité de la vie presente et de ceste qu'est a venir^b. Par la douceur et suavité^c d'elle, elle parfait et confit toutes aultres vertus ; elle admodere^d et attempre^e l'aigreur de toute adversité et si ordonne et dispose justice en bon ordre et resjoyst tristesse et douleur. »

(11.) Pour ce peut estre dit l'omme vivant seul au monde qui vit sans ami. Car en vraie amitié n'a que bien ; rien n'y est deshonneste, rien n'y est de faintise, rien n'y est de convoitise ou de appetit de prouffit reprochable ne de vaine gloire, mais tout ce fait nettement pour l'amour de son amy. Bien vit donques seul et comme beste qui vit sans amy et des biens d'amitié se prive.

(12.) Et qui veult venir^a a la source de laquelle ceste^b fontaine^c sourt et^d procede, on^e trouvera que c'est amour^f. Car comme ycy est touché, quant l'omme se met en une continué^g amour sur aucun, de ceste continuation d'amer vient amitié. Ainsi amour peut bien estre sans amitié, car elle precede amitié ; mais amitié ne peut estre sans amour. Amitié donques vient de amour.¹⁰

(13.) Pour ce bien dist^a saint Augustin en sa diffinition que « amitié est ung^b consentement de l'omme a ce qu'il aime ; lequel consentement vient et procede par^c benivolence de charité qui est amour. »¹¹ A laquelle diffinition aussi convient Cassiodore, disant^d que « la suavité et la douceur des affections des hommes convenans ensemble par bonne amour, plaisir^e et douceur^f que ils^g font l'un a l'autre par sincerité de affection, devisees, frequentees de choses honestes, equalité de volentés et continué et^h inviolable foy et loialté, sont gratieux, doulz et fermes principes, rachines et nourrissement de vraie amitié. »¹²

(14.) Aristote semble bailler aultre maniere de parvenir a amitié, mais a le bien entendre, il convient entierement en ce que dist est ; car il monstre amitié estre une vertu qui consiste ou moien de deux extremitéz, c'est assavoir entre contention et flaterie.¹³ Ainsi amitié a son operation et consiste en paroles et en euvres et a deux extremités : l'une en excès, l'autre en default. En excès, quant l'omme parle a celluy qui dist estre son amy et dist de luy plus qu'il n'en est^a en le flatant et alosant^b : ce est excès en trop.

(15.) L'autre extremité est en default, c'est assavoir quant il voit errer son ami ou voit quelque default en lui et ne le blasme ou reprent : ce est vice et default^a et en pou.¹⁴ Et pour ce le moien qui est entre ces deux extremitéz est verité, c'est assavoir dire verité a son ami, sans dissimulation, sans flaterie, le reprendre de son vice, non^b le souffrir errer : ce est vraie et^c entiere amitié. Mais^d le reprendre par bonne maniere, c'est a dire par amour, par charité^e, non pas en soy courouscant ou^f tencant a luy ou^g par contention ou^h paroles aigres etⁱ noiseuses, car ce seroit excès en trop et a desplaisir, comme flaterie est excès en plaisir. Ainsi semble le voulloir entendre Aristote en son second, quart^j et .viii.^e livre de *Ethiques*.¹⁵

(16.) Et pour ce a ce propos dist saint Ambrose en son *Livre des offices* : « Se tu congnois, » dist il, « en^a ton amy quelque default ou vice, reprends-l'en^b et le advertis appart. Et s'il ne te oit et^c ne obtempere a ta monition, corrige-le en publique. »¹⁶

(17.) Car comme dist Cathon : « S'il est ton ami, tu ne dois desister de l'admonester et adrescer pour le retraire de vice ; et en ce tu tiens les termes de verité en^a quoy consiste amitié. Et se il ne te veult oyr, tu ne dois venir a^b contention ne a debat avec luy, mais le dois laisser et abandonner, car il n'est digne d'estre amé, ne vertu d'amitié^c ne peut cheoir en luy pour ses vices esquelz il est obstiné^d. Pour ce ne peut amer aultruy quant il ne se aime luy mesmes, ne avoir charité a aultruy, quant il ne le a pas pour luy meismes, car charité commence a luy meismes, laquele il ne peut avoir pour aultruy s'il ne l'a premier pour luy. »¹⁷ [fol. 25^r]

(18.) Par ainsi donques ne repugne le dit de Aristote a la diffinition de saint Augustin, qui dist que amitié est en communication d'amour.¹⁸ Mais ycy semble que on peut arguer^a, car par les ditz de Aristote, de saint Augustin et des aultres philosophes, amitié vient et procede d'amour, comme dessus est clerement moustré. Et toutesfois je dis amitié fille de justice et venir de justice^b.

(19.) Pour a ce respondre^a, je dis, comme nostre sauveur Jhesu Crist : *Mes paroles ne sont pas mes paroles* (Jo 12,49), mais sont les ditz et les dottrines de Macrobe, le sage et ancien philosophe.¹⁹ Laquele doctrine ne repugne ne contrarie a saint Augustin ne aux aultres philosophes allegués, car se nous regardons a nostre humanité et a la foiblesse de nostre fragilité, nous trouverons, comme dist Aristote au second livre de *Ethiques*, et saint Thomas en son livre convient^b sur ce que « de nous^c nous ne povons rien et en nous de nous n'est quelque bien ne quelque vertu »²⁰, car nous naissons de meres^d comme bestes mues, desnues de tous biens et de toutes vertus^e.

(20.) Mais que^a pis est, sommes plus enclins a mal et a vice que a bien et a vertu. Mais justice incréée [!], qui est Dieu nostre createur, qui nous a fais et créés et qui ne veult son œuvre estre perye ne inutile, nous donne adresse, nous donne loix pour parvenir aux vertus desqueles nous sommes susceptibles. Et entre les queles^b principalement nous donne loy et commandement d'amer^c l'un l'autre, et par ceste loy et adresse nous parvenons aux^d vertueuses œuvres, desqueles amitié est une.

(21.) Se doncques il est commandé^a amer l'un l'autre, amour est deue^b a chascun. Or est justice^c « rendre a chascun ce qui est sien et ce que luy est deü »²¹ ; pource quant nous amons aultrui, nous luy payons son deü. En ce faisant sommes justes et exercons justice, parquoy donques appert que amour vient de justice^d.

(22.) Et se de amour vient amitié et amour vient de justice^a, s'ensuit donques que de justice vient et procede amitié, mais ce^b par le moien de amour. Ainsi aura^c lieu le dit de Macrobe, que^d « amitié est fille de justice »²², et le dit de^e saint Augustin et des philosophes, que « amitié procede de amour »²³.

(23.) Par ceste resolucion il semble que je tombe en plus grant argument que le premier, car le plus^a communement ceulz qui parlent^b d'amitié dient, qu'il est moult difficile a trouver ung vray amy.²⁴ Et dient que *qui le^c trouve, il a conquis ung grant tresor* (Sir 6,14).

(24.) Or semble par mes^a paroles que je doy chascun amer et par consequent a tous hommes avoir amitié, «ce» qui^b est chose comme impossible par le dit de tous les philozophes.²⁵

(25.) Je confesse^a, comme dist saint Ambrose en son *Livre des offices* : « C'est a l'omme moult^b grant soulas d'avoir ami auquel on puist plainement ouvrir son ceur et sa pensée ; a qui on puist communiquer ses secretz ; [fol. 25^v] en la main duquel on puist^c feablement remettre tou«te»s ses^d affaires et que on le trouve tel et si ami qu'il^e se resjouyst de la prosperité, qu'il ait douleur et desplaisir^f de l'adversité de son ami et qui en temps de persecution et^g de^h tribulation luy assiste, l'exorteⁱ a patience, le reconforte et le secoure au^j besoing. »²⁶

(26.) Assés en peut on trouver qui diront^a : 'Je suy tout tien'. Ceste parole est aysible^b et legere a proferer, mais pou s'en trouvent par effect^c. Car comme dist Scipion l'Affricant : « Il n'est rien si^d difficile que faire durer amitié entiere jusques a la mort. »²⁷

(27.) Item, je confesse avec Pythagoras, qu'il « vault mieulx avoir ung seul ami bon et digne d'estre amé^a, que plusieurs non dignes d'amour »²⁸. Item, je confesse avec Tulle en son *Livre de amitié* que « a grant difficulté se trouve amitié meismement entre ceulx qui sont constituéz es^b honneurs et en gouvernement de la chose publique et qui ont auctorité sur les aultres en court des princes, car entre telz amis en sont pou trouvéz que chascun ne vise^c a son prouffit particulier »²⁹.

(28.) Ainsi n'est pas tele amitié vraye amitié quant elle n'a pas regart au bien et au prouffit d'icelluy que on aime, mais a son bien particulier, comme dist^a Tulle dessus allegué au *Livre de la nature des dieux* selon la fiction^b des poetes : « Belle chose est le nom de amours, dont procede le nom de amitié, lequel, se nous referons a nostre prouffit et non au prouffit de celui que nous amons, ce ne sera pas amitié, mais marchandise. Par tele maniere d'amour nous amons^c les boeufz^d et les vaches pour le prouffit qui nous en vient. Tele ne doit pas estre l'amour des hommes, mais doit estre pour seule charité et^e benivolance »³⁰.

(29.) En telz amis peut estre verifié le dit de Jheremye, le prophete, contenant que *tous amis aiment par fraude et pour decevoir leurs amis* (Jer 9,3-4).³¹ En telz amis est verifié le dit^a de Ovide, qui dist que « ce venerable nom de amour siet en place comme une putain qui se abandonne pour proffit et non aultrement »³². Par lesquelz argumens on peut conclure que chascun n'est pas a^b accepter pour amy familier et pour estre tenu en especiale communication d'amour, car telz amis ne sont dignes de tele amitié.

(30.) Je puis dire pour^a respondre a ces argumens que^b la loy donnee^c a l'omme pour acquerir vertu ne^d doit estre violee pour la^e malice des hommes. Or, m'est donnee loy de amer chascun pour ce que je le doy amer³³, car il est homme pareil a moy. Mais s'il est vicieux^f, je doy haÿr son vice et doi tant amer l'omme que il^g me doit desplaire de son mal et de son vice, et doy^h desirer que il puist retourner de vice a vertu.³⁴ Aultrement je ne vis pas en justice, par deffault de charité, ne rens l'amitié que je doy a chascun par la loy de justice. Mais bien confesse [fol. 26^r] qu'en tel je ne me doy fyer, ne n'y doy mettre le repos de ma pensee comme je feroye en mon vray, entier et vertueux amy.³⁵

(31.) Et pour ce, affin que nous ne errons en ceste matiere d'amitié, voions en quelz hommes nous nous povons resouldre pour accepter nos vrais amis et esquelz nous pourrons trouver

vraie amitié, afin que nous puissions taindre nostre thoisson de ceste tant plaisant et desiderable couleur qu'est^a vraye amitié.

(32.)

A^(a) qui on doit avoir amitié

(33.) Saint Gregoire en son *Pastoral* nous enseigne que « a mauvais homme et vicieux nous^a ne nous devons conjoindre ne lier par amitié, car se incautamente et sans advis ou deliberation nous nous y joignons, nous nous trouvons finalement lyéz^b de ses vices. »³⁶ Car, comme dist le Psalmiste : *L'omme devient bon avec les bons et^c pervers et mauvais avec les iniques* (Ps 17,27).

(34.) Pour ce defendi Dieu a son peuple qu'ilz n'eussent amitié ne accointance au peuple de Chananee³⁷, car tel amitié leur seroit a ruyne, pour ce qu'ilz estoient crimineulz et manifestes ydolatries.³⁸ Et a ceste cause fut repris le roy Josaphat et blamé de Dieu et luy fu^a dit : *Tu bailles faveur et ayde aux mauvais, par ce que tu moustres avoir amitié a eulz. Et pour ce tu deserviras le yre de Dieu* (2 Chron 19,2).

(35.) Et la raison est merveilleusement evidente que on ne doit mauvais homme accepter pour amy, car il n'est mauvaiz que pour ce qu'il ne ayme point Dieu. Et s'il ne ayme point^a Dieu, comment pourra il amer les hommes par vraie amour ? Item, par aultre raison, se amitié vient de justice, come il est dessus^b moustré, elle ne peut estre ne resider, sinon en homme bon et vertueux.³⁹

(36.) Or^a dist saint Ambroise en son tiers *Livre des offices*, que « amitié ne peut estre entre hommes^b de diverses et despareilles meurs. Se donques les meurs du bon et vertueux homme sont en bien, comment se peut-il joindre par amitié a l'omme vicieux dont les meurs sont en mal ? »⁴⁰ Et se les meurs de tous deux sont a mal, vraie et vertueuse amitié n'y peut estre, pour ce que justice ne peut estre avecques^c mauvaisté.

(37.) Seule vraie et parfaite amitié donques reside en^a courage des bons et justes hommes, et non pas des mauvais⁴¹ ; et est durable et ferme entre telz, et principalement quant ilz sont en equalité ou pareilleté de vertu, c'est a dire pareilz en vertus.⁴² Ainsi^b le veult dire Aristote, de laquele sentence est Tulle en son *Livre de amitié*, quant il dist qu'il « ne sent amitié resider, sinon es bons ». ⁴³

(38.) Et pour ceste consideration Cassiodore en son *Livre de amitié* tient que « l'amitié des povres est plus ferme et plus seüre que des riches et puissans », et rent la raison, car « le povre, c'est a dire celluy^a qui est content de ce qu'il a et qui ne desire ne richesses ne hon- [fol. 26^v] neurs, il n'a cause ne occasion de flater son amy, ne^c dissimuler qu'il ne luy dye^d purement la verité des choses »⁴⁴ ; en laquele verité, purement et^d nettement excercee, consiste vraie amitié, comme dessus est dit. Pour ce s'ensuit que en povreté reside plus seurement amitié que en riche ou^e puissant homme.

(39.) Item, communement ou richesses habondent envie y est legerement nourrye, parquoy peut plus tost sourdre entre deux riches envie que entre deux povres, ou que entre ung povre et ung riche, chascun content de son estat. Or est l'envie de celluy que on repute son amy trop plus perilleuse que de celluy qu'on scet estre son ennemy, car comme dist Cleobolus le sage : « On se peut tres bien garder de l'envie de son ennemy, par ce que la

hayne y est ouverte et manifeste ; mais de l'envye de son ami non, car elle^a est couverte »⁴⁵ ; pour ce n'est^b vraie amitié ou qu'envye^c peut rengner.

(40.) Pourtant disoit bien saint Jherosme, que « moult delicate et moult tendre^a est amitié^b qui suit la felicité ou^c la richesse des hommes »⁴⁶ ; car par envie que on en^d peut avoir l'amitié peut faillir : par ainsi n'est pas ferme. Ancore par la sentence de Pythagoras, le^e philosophe, se peut ce^f moustrer, car il dist que « la propriété de vraie^g amitié est tele que les biens des amis doivent estre communs ensemble »⁴⁷, ce que n'est pas facile a conduire entre riches et plus facilement se conduit entre povres.

(41.) A ce propos est escript que on moustroit ung jour a Demoscenes, le philosophe, ung povre homme, en luy faisant feste que il estoit grant ami d'ung aultre qu'il congnoissoit, qui estoit tres riche homme et lequel avoit a ce povre homme tres grande amitié pour ses vertus. Demoscenes respondi, « comment il estoit^a possible que ce povre homme feust^b amy du riche, ne que le riche eust^c amitié a luy, veu qu'il estoit^d povre ? Car s'il avoit^e amitié a lui, il^f le devoit^g faire participant de ses biens et de sa fortune^h ». ⁴⁸

(42.) On trouve les anciens avoir esté tant communs en amitié ensemble^a, que non seulement leurs biens, mais leurs vies estoient si communes que l'un ne vouloit vivre sans l'autre, comme dessus est allegué ou premier livre, ou chapitre de magnanimité, de Volumnius, lequel procura soy faire tuer par Marc Anthoine, empereur, après la mort de^b Marcus Succellius que ledit empereur avoit fait occire.

(43.) Nous lisons pareillement de Elyus, prevost de la cité de Playsance en Lombardie, lequel avoit ung sien amy, nommé Preconius, qu'il avoit esleu et promeu en estat.⁴⁹ Advint que laditte cité fu prinse des ennemis. Quant Elyus la vey prinse et qu'il n'y povoit resister, il se fist tuer par Preconius, son amy, affin qu'il n'escheyst^a en la main de ses^b ennemis. Mais^c après que Preconius le vey mort, il se tua luy meismes, car il ne vou- [fol. 27^r] loit vivre sans son ami.

(44.) Or, je confesse que difficile chose est trouver tel ami, ne aussi par la foy catholique n'est celle^a amitié a querir ne a pratiquer, car selon Dieu elle n'est ne vertueuse ne louable, combien que les anciens payens qui n'avoient congnoissance de Dieu la louoient pour ce que gloire mondaine leur estoit pour^b payement de vertus ; ce que nous Cristiens devons fuir pour attendre gloire eternelle, laquelle est^c a preferer a la mondaine. Mais pourtant ne doit vivre l'omme^d autrement que justement et soy tenir prest et en estat de recepvoir amy et retenir en amitié l'amy si^e luy en vient.

(45.) Et se nul ne luy vient a estre amy, si^a aura il amitié en sa patience^b, en sa bonté et en sa vertu et se delittera de ainsi vivre vertueusement, comme il se delitteroit en son ami s'il le avoit. Et a ceste fin portoit Socrates en son seel escript ces^c paroles : « L'amy de l'omme est^d sapience et son ennemy^e est sa follye »⁵⁰. Par sapience il entent les vertus, et par la follie^f les vices.

(46.) Qui n'a ceste tres plaisante et delittable vertu d'amitié, il la doit acquerir affin d'en parer la thoison de son ame, pour les riches couleurs des beaulz et bons^a fruitz qu'elle porte pour lesquelz elle est par les philozophes sur toutes aultres vertus recommandee. Car comme dist Anatharsis, le philosophe : « Autant que vault le corps sans ame^b, autant vault l'omme sans amitié. »⁵¹

(47.) Pour ce dist Aristote ou commencement de son .viii.^e livre de *Ethiques*, que « amitié est nécessaire a la vye de l'homme, car nul sans amy ne doit desirer de vivre, posé que il ait^a tout le surplus des aultres biens du monde, » et conclud que elle est « nécessaire aux^b povres, aux^c riches et a ceulz qui possident principautéz et seignouries »⁵². Mais assés confesse que combien que la voulenté des hommes soit ad ce legere et encliné, car pou en est qui ne^d veulent, toutesfoys elle de soy est pesante et non ligiere a avoir.

(48.) Pour ce dist il 'les vieulx et ceulz qui sont aspres de courage' non estre amis, pour ce que 'en eulz nature sent^a le temps de delectacion estre de briefve duree'⁵³; car l'amy communement se delitte avec son ami. Pour ce les josnes sont plus promptz a amitié, car ilz sont plus communicatifz ensemble que ne sont les vieux, et si sont naturelement de plus longue duree^b, pourquoy plus se delittent a l'un l'aultre^c amer⁵⁴; et meismement pour l'equalité qui est en eulz, car comme dessus est touché, amitié reside le plus souvent es courages^d des hommes paraulx^e de meurs et d'equalité de eage et de condition.

(49.) Pourtant dist Saluste en son *Cathilinaire* que « ferme amitié est es courages qui^a sont d'ung meisme vouloir ou non vouloir^b »⁵⁵, c'est a dire [fol. 27^v] que ce que l'un veult, l'aultre veult^c; ce qu'il ne veult^d, l'aultre aussi^e ne le veult mye. Combien que, sauve la reverence de Aristote, il semble que on pourroit dire que vraie amittié est plus entre vieux que entre josnes, car les vieux ne sont pas si subjectz a leurs passions voluntaires que sont les josnes, parquoy ne se partent legierement de leur amitié. Mais bien peut estre que amour ou^f amitié voluptueuse est plus tost et plus ferme es josnes que es vieux.

(50.) Sur ce dist Tulle en son *Livre des offices*, que « mieulx vault acquerir amitié et amis, que serfz et esclaves, »⁵⁶ car plus seur est^a commander a ceulx qui^b volontairement obeissent, comme font les amis, que a ceulz qu'il^c fault contraindre, car le bon et leal amy ne fera ne requerra faire^d a son amy chose qui soit ne contre droit, ne contre honneur, ne contre le bien de la chose publique, ne contre foy et loiauté.⁵⁷ Pour ce, en ses affaires qui consistent en honesteté le doit requerir et luy peut commander et se y doit fyer, car es infortunes et adversités et choses honestes, le droit refuge est a son amy.

(51.) En ce consiste amitié, non en pratique de gaignage^a ou prouffit, non en flaterie ou dissimulation, mais en vraie fidelité et loiauté. Ainsib le tesmongne Cassiodore ou Livre de amitié ou .xxiii.e chapitre, disant que « assentation, qui est flaterie, doit estre longtaine et estrange d'amitié; pareillement simulation et faintise, car se sont deux tres venimeuses pestilences, qui plus enveniment les amis et perdent, qu'elles^c ne les saulent ou gardent. »⁵⁸

(52.) Pourtant dist bien l'Epicure, comme Tulle recite en son *Livre de la fin des biens et des mauz*^a, que^b « de toutes choses que sapience a disposé pour bien vivre en ce monde, il n'est riens plus grant que amitié, il n'est rien^c plus fructueux, il n'est rien plus joyeux. »⁵⁹ Et pour ce comme^d ainsi soit, que la vie de l'omme qui est sans amy soit^e plaine de sollicitudes^f et de explorations, car le plus des vivans pensent^g a nuire l'un^h l'aultre, raison nous ammoneste deⁱ acquerir et a^j acheter amittié, et principalement a roix, princes^k et seigneurs^l.

(53.) Car comme dist Saluste en *Iugurtin*^a: « Ne puissance armee, ne^b tres fors, ne^c richesses ne sont si grant seüreté^d d'ung royaulme^e comme est la seüreté des vrais amis, lesquelz ne s'apprestent ne^f disposent a servir leur amy pour or ne pour crainte, mais par seule

amitié. »⁶⁰ Car il peut advenir que ung prince aura besoing^b d'estre servi et^h aidé parⁱ son voisin ; il ne le pourra contraindre par argent ne par paiement a son service^j, ne par puissances^k d'armes, ne par rien qu'il lui donne^l – et il le contraindra par seule^m amitié.

(54.) Ad ce nous enhorte [fol. 28^r] Tulle en son *Livre d'amitié*, affin de « preferer amitié a toutes choses mondaines, car rien n'est si propice a nature ne si convenable, tant a prosperité comme^a a adversité. »⁶¹ Et ne la voit, ne scet estre, sinon es couraiges^b des bons, car elle n'est aultre chose, comme il dist, sinon « ung souverain consentement en toute benivolance, charité et amour des choses divines et humaines. »⁶² C'est a dire que vraie amitié est amer Dieu et les choses divines, et aussi les choses humaines, mais tout par charité. Et^c pour ce conclud bien, qu'elle ne peut estre sinon es^d coeurs des bons et en ce convient avec saint Augustin en la diffinition de ceste vertu.

(55.) Et dist outre, que amitié engendre^a vertu et en elle est continuee vertu⁶³, car sans vertu elle ne peut estre. Pourtant s'efforce~~t~~-il de demoustrer^b que « Dieu n'a rien^c donné a nature meilleur après sapience que amitié, » car, comme il dist : « Quele chose te peut estre plus deletable ne plus douce^d que de avoir homme a qui tu puisses parler et oses^e dire les pensees de ton ceur comme a toy meismes ? Tele amitié n'est pas seulement une chose, mais est et en contient plusieurs^f: A quelque lez^g que tu teournes ou que tu vois, elle est preste ; elle ne se^h part de ta presence, tant soies secretement renclous. Elle n'est jamais importuneⁱ, jamais ne te fait desplaisir ne moleste^j.

(56.) Pour ce ne nous est en ce monde ne feu, ne eaue tant necessaire comme^a amitié, car elle fait nostre prosperité plus reluisant et plus eureuse, et par sa douce communication elle fait nos adversitez et nos angoisses estre plus douces. »⁶⁴ Par elle les absens nous sont presens, car si ton amy est loingz de toi quant au corps, se^b est-il en ta presence quant au ceur et a la pensee. Par elle, les povres et indigens sont enrichiz et habondent et les foibles sont soustenus et apoyez, car ilz sont secourus en leur necessité^c. Et finalement, qui est plus difficile a dire : par elle les mors vivent, car l'amy vivant ne peut oublier l'amy mort. Par ainsi le mort vit au coeur de l'amy vivant.⁶⁵

(57.) Qui veult congnoistre la force d'amitié, par inimité le^a pourra percevoir^b. Quele puissance, quel roiaulme, quele monarchie est au monde qui ne se puist par malveulance et^c par inimité destruire ? Et quele ruyne est tant grande qui ne se puist par bonne amitié restaurer ?

(58.) Se donques nous voulons contempler le lyen^a d'amitié quel il est, nous le trouverons non maindre, mais plus ferme que le lyen^b de sang et de^c linage : trop souvent l'experience^d la moustre et la raison y semble estre clere, car le lyen de sang et de linage nous lye^e par necessité de nature et nous constraint a^f amitié a nos parens. Mais l'amitié que nous [fol. 28^v] avons a aultruy ne nous oblige que par nostre simple et liberale volenté sans quelque contrainte.⁶⁶

(59.) Or est l'arbitrage de l'omme si noble que il resiste quant il se voit constraint. Pour ce, il fait plus volentier ce que procede de sa seule liberalité que ce qu'il fault qu'il face par force ou contrainte. Pour ce dist Senecque que « le noble homme se veult plus mener que tyrer. »⁶⁷ Se l'ami pouoit faire et^a accomplir ce qu'il voudroit pour son amy, il n'est pouoir d'homme ne de fortune qui luy peust nuyre.

(60.) Pour ce dist Quintilian en la VIII^e *Declamation* qu'il ne trouve point que « nature ait fait es choses humaines œuvre qui se puist preferer a amitié. » Car, comme il dist : « Quele ayde se peut trouver contre fortune, sinon l'amitié et la bonté^a de l'amy ? Quele felicité plus grande pourroit avoir l'umain lignage, que tous amis puissent l'un pour l'autre accomplir leurs desirs ? Il ne seroit ne guerres ne batailles, il ne seroit murdre ne larchin, ilz ne seroient contentions ne noises^b, ne les^c autres maulz et inconveniens que fortune nous donne ou que les^d hommes nous procurent. »⁶⁸

(61.) Pour ce conclud moult sagement Boece ou tiers *Livre de consolation*, qui dist que « l'estat et essence d'amitié n'est pas en fortune ne en son pouoir, mais est en vertu. »⁶⁹ A ceste fin recite Tulle ou *Livre d'amitié* que « quant Tarquin, le desrenier roy de Romme, se vey banny et dechassé de son roialme, il dist que adont congnoissoit-il ses vrais amis quant il non^a veioit ung auquel il peuyt rendre graces ou merchis^b. »⁷⁰ – Parquoy il vouloit innuer et dire^c qu'il n'en avoit nulz, car se il en euyt eu et ilz^d eussent peu accomplir leur vouloir, ilz l'eussent bien preservé de cest inconvenient ; car il ne^e peut estre que la dissimulation ou l'envye de ses faintz^f amis et la fraude de ses ennemis empescherent ses vrais amis se aucuns en avoit.

(62.) Pourquoi Dyogenes, le philosophe, interrogué de qui on se doit garder, ne respondi^a pas sans cause : « Garde-toy, » dist-il, « de l'envye de ton ami et de la deception et fraude de ton ennemy. »⁷¹

(63.) Le puy de ceste delectable vertu est si parfont et tant habondant, comme il est^a touché au commencement, qu'il est impossible <de> le vuidier, ne parvenir au fons. Si suffice pour cause de briefté de ce peu qu'est dit d'elle et de sa qualité ; et affin^b quelle demeure ferme et seure, qui ne peut estre qu'entre vrais amis, aprenons a congnoistre qui sont les amis vrais et^c faintz.

(64.)

Qui sont les amis vrais ou faints^(a)

(65.) Nous avons cy dessus moustré qui on doit choisir pour amy, lequel ne doit estre quis^a s'il n'est bon et vertueux homme. Mais souvent sont plusieurs acceptez pour amis, car on les cui- [fol. 29r] de estre^b telz. Et pour ce^c, affin de non estre deceuz, ycy se moustrera par^d la grace de Dieu comment on peut congnoistre le faint ou^e vray amy.

(66.) Aristote ou VIII^e livre de *Ethiques* met trois manieres d'amitié, c'est assavoir pour prouffit, pour plaisir ou volupté et^a pour honesteté.⁷² Ces trois manieres d'amitié adviennent toutes, pour ce que on les tient toutes estre bonnes. Ainsi la cause qui meut l'omme d'avoir amitié a l'autre est que on repute bon ce pourquoy on ayme.

(67.) Se l'omme repute son prouffit et son gaing estre chose bonne et^a pour ceste cause, non pour autre, il ayme ung homme, ceste amitié n'est pas a^b louer, car la cause defaillant l'effect cessera, c'est adire : cesse tel amy de avoir prouffit, il cessera de amer^c. Pareillement, se pour cause de voluptez ou delices on aime : se les delices ou la volupté cesse, l'amitié cessera. Par ainsi n'est a louer, ne a choisir, ne a^d accepter l'amitié qui^e procede d'amour fondee en prouffit ou en delices, car ce^f n'est pas vraie amitié, mais comme il est dessus touché^g, c'est marchandise.

(68.) Ancor par^a meilleur raison appert^b tele amitié non estre veritable^c, car « amour^d », comme dist Aristote, « est^e reciproque. »⁷³ C'est a dire que aultretant^f que je t'aime, tu me dois amer, et autant que je fay^g pour toy, tu dois estre resolu de faire pour moy. Et se pareil prouffict^h me vient de toy comme tu l'as de moy, ceste amitié se pourroit tollerer, car elle ne seroit pas fondee simplement en^h prouffict^h particulier et pour moy seul ; car autelⁱ prouffict^h que je auroie de toy, tu auroyes de moy. Mais a la longue on s'en lasserait : ainsi n'est pas bien ferme.

(69.) Et se le prouffit va tout a toy et rien a moy, tel^a amour n'est pas reciproque et pour ce n'est pas amour, car elle ne a en ton courage duree que autant que le prouffit te dure. Et comme dist Cassiodore et Salomon en ses *Proverbes* : *Qui est vray amy, il ayme en tous temps.* (Prov 17,17)⁷⁴ Se donques tu aymes d'amour qui n'est pas^b permanente, c'est amour fainte et non vraye, de laquele ne peut naistre ne venir amitié^c. *Ce peut estre ung amy de table* (Sir 6,10), comme il est escript ou VI^e chapitle de *Ecclesiastes*. Mais^d se il survient quelque tribulation ou quelque affaire, tel^e amy ne a quelque persistance.

(70.) Pour ce disoit bien Socrates que « l'amy ne se doit point^a querir a la table ne au marchié ou en la place commune, mais se doit querir et t^rouver ou^b cœur de l'omme : La se doit-il querir, la se doit-il trouver^c, la se doit-il recepvoir et^d garder et mucher. »⁷⁵ Pourtant aussi^e dist Aristote ou VIII^e de *Etiques* que « en homme^e tyrant ne peut estre amitié, car il n'a amour a homme que pour son affection ou son prouffit, sans avoir regart a aultruy fors que^g a luy. »⁷⁶ [fol. 29v]

(71.) Dist aussi Tulle en son *Livre d'amitié*^a : « Le tirant ne a foy ne charité ne stabilité. »⁷⁷ Pour ce ne peut estre en luy fiance de benivolence, ne amitié, quant tous ses^b fais sont en suspicion^c et en sollicitude suspecte et douteuse, et communement content plus a^d soy faire doubter que amer, parquoy en luy n'a point de amour et si ne le^e peut on avoir a luy. Car se par crainte on moustre semblant de l'amer^f, c'est amour fainte qui ne dure que ung temps et si n'est pas vraye.

(72.) A ce propos donne moult belle resolution Seneque en son tiers livre de ses *Epistles a son disciple* et dist que « celluy qui extime aucun estre son amy, auquel il ne adjouste aussi plainement foy comme a luy meisme, il erre. »⁷⁸ Pour ce ne peut estre ami celluy qui vit en suspicion^a, et qui ne se fie en aultrui n'a amitié a luy, fors^b autant que prouffit dure.

(73.) Or, parlons d'amitié fondee en volupté, et voions se on la^a peut dire vraye amitié ou fainte. En ce^b m'est besoing prendre le fondement que j'ay pris pour l'amitié fondee en prouffit, c'est assavoir que amour soit reciproque. Se donques l'amour voluptueuse doit estre vraye, il fault que je rende a celluy que j'ayme de telle amour autele volupté que je rechoy ou veulle avoir de luy, car amitié doit estre egale.

(74.) Or, moustre Aristote ce estre impossible :⁷⁹ premierement, car il n'est volupté ne delice, dont a la longue on ne se anoie ou que par impotence ne se habandonne. Et pour ce ne convient point^a ceste amitié en vielles gens, car volupté leur est abhominable et anoieuse. Bien se delictent en honneurs et^b richesses, mais tele^c volupté, comme dist est^d, n'est permanente : car quant au prouffit, ycelluy cessant, l'amour cesse ; quant a l'onneur, elle engendre envye ou au moins le plus souvent contente^e.

(75.) C'est le proverbe commun, que « honneurs muent les meurs » ; ainsi l'escript Ysodore et dist que « souvent advient que quant ung homme se voit eslevé et promeu^a en honneur, il mue communement ses conditions^b, et^c telement que il^d mesprise et despite avoir amis ceulz, auxquels paravant^e, luy estant en bas estat, il estoit entier amy. »⁸⁰ Et se Ysodore ne^f aultres ne l'eussent onques dit, se^g moustre l'experience journelement^h en plusieurs que ainsi est.

(76.) Mais laissons a arguer des vieulx^a et parlons des josnes, esquelz est et reside ceste amitié de volupté : ne sera-t-elle pas a^b eulx impugnable, n'y est elle pas ferme et inviolable ? Certes non, car, comme dist Aristote ou VIII^e livre de *Ethique*, et^c qu'il est cy-dessus touché : « Les adolescens et josnes aiment selon leurs affections »⁸¹, et souverainement ayment la volupté qui leur est presente et ce qu'ilz voient a l'œul. [fol. 30^r]

(77.) Mais ceste amour se mue avec l'eage, dont s'ensieut que tost aiment et tost desistent^a et se^b departent de amer. Ainsi n'est pas en eulx amitié ferme, car quant la volupté en laquele consiste quelque delectation se mue ou^c anientist^d, pareillement^e se mue ou^f anientist l'amitié. Et souvent avient que tant legierement^g se fait ceste mutation que plusieurs fois en ung jour se mue. Ceste delectacion de voluptueuse amour vient et procede par la conversation et l'usage que teles josnes gens ont ensemble, car par tel moien ilz joyssent de leurs amours.

(78.) Et se perseverance y a, soit^a en amitié qui procede pour prouffi<t> temporel, soit en^b amitié qui^c procede de volupté, ce est par ce que ceulx, qui sont en tele amitié, jugent la cause estre bonne, comme le avaricieux juge richesse estre bonne ; et pour ce il aime celluy qui le fait riche et dont richesse luy vient. Et le josne voluptueux juge volupté estre bonne et pour ce^d dist qu'il n'est vie^e que avoir^f plaisir en ce monde.

(79.) Ilz ayment^a donques, et vieulx et josnes, pour ce qu'ilz jugent estre bon ce qu'ilz ayment, chascun a son regart. Dont s'ensieut que le riche ayme la^b richesse, non pas celluy dont la richesse luy vient, car son regart n'est pas a la bonté de l'omme, mais est^c a la bonté de la^d richesse qu'il juge^e estre bonne. Le voluptueux semblablement aime la volupté pour ce qu'il la juge bonne^f et ne aime pas tant la personne^g comme il aime la volupté ; parquoy tele amitié ne peut avoir duree : car se dons faillent, celluy qui ayme pour richesse desiste de amer ; et se volupté fault, pareillement fault l'amitié qui en volupté estoit^h fondee.

(80.) Et se dons ne faillent et il survient homme^a qui les face^b plus grans et plus prouffitables, l'amour au regart du^c premier se diminuera et commencera-t-on a amer ce second dont plus grant richesse peut venir, et sera plus amé se plus grans dons en viennent. Et tout ainsi du voluptueux, car s'il voit ou trœuve personne qui mieulz luy plaise que la premiere ou qu'il y pregne^d plus de volupté, il se joint a la seconde et abandonne la premiere.

(81.) Parquoi appert teles amitez estre faintes et non pas vraies, car elles ne sont pas^a permanentes. Et que^b plus est, tele amitié de chose mondaine^c est si perverse que elle constitue l'amant ennemy de Dieu, comme saint Jaque^d [Jacques] l'apostle dist ou III^e chapitre de son *Epistle* aux amans des^e choses mondaines, disant ainsi^f : *Ne scavez vous que l'amitié du monde est ennemye de Dieu ?* (Jac. 4,4)

(82.) Donques quiconque vouldra estre amy du present siecle, il se constitue ennemy de Dieu. Mais la vraie et parfaite^a amittié et^b en [fol. 30v] laquele l'omme se peut fermer et

arrester est^c l'amitié des bons et vertueux hommes. Et est ceste trouvee^d la plus ferme entre les hommes qui sont pareilz et egalz en vertus et en meurs ; et la raison y^e est clere^f, car ces deux ainsi paraulz en vertus et en meurs se^g veulent bien et joie equalement l'un a l'autre pour la^h qualité de vertus qui est en eulx. Et de tant qu'ilz sont meilleurs et plus vertueux, de tant se ayment ilzⁱ plus l'un l'autre.

(83.) Or sont bons par eulx meismes, pour leurs propres vertus, non pas par accidens survenans de leurs^a biens transitoires, car rien ne les meut a amer l'un l'autre, sinon leur vertu^b. Pour ce telz amis sont merueilleusement et souverainement bons et seurs amis et fault^c que dure ceste amitié autant que dure leur bonté. Autant donques que vivra l'omme^d en vertu, il sera bon et son amitié bonne et^e permanente.⁸²

(84.) Et ainsi tous ces deux^a biens sont bons a l'amy, c'est assavoir la bonté de l'amy et la bonté de son amitié ; et luy est simplement et absolument bon, non pas par accident d'aucun bien survenant^b, car le vertueux homme est bon de soy pour sa vertu^c. Ainsi sa bonté ne luy vient que de^d la vertu qui est en luy par sa vertu ; laquele vertu^e ne luy peut estre ostee s'il ne veult, car elle ne vient point par accident de bien transitoire, comme fait richesse et^f volupté, lesquelz biens, se biens^g sont a nommer, viennent^h par accident et non pas par vertu ; pour ce ne sontⁱ permanens ne pardurables.

(85.) Pour ce^a est il qu'en ceste sentence conviennent^b les philosophes, que vraie amitié est feale et^c estable, car elle reside au courage de l'omme que on^d ne peut tollir, non pas es biens de fortune qui sont perissables. Pourtant estoit bien meu saint Pol l'apostle, qui disoit que *feu^e ne glave, ne tempeste, ne faim^f, ne froit, ne chault, ne affliction, ne tourment que on luy peust faire, ne meisme la mort ne ont eu pover de le separer de l'amour de Dieu^g* (Rom. 8,35-39), car elle estoit fondee en vertu et en bonté absolute et en vraie charité, non pas es biens mondains ou^h de fortune.

(86.) Et se on veult dire que amitié consiste en joie et en liesse, laquele ne peut estre en ceste amitié que je veul ainsi fonder en vertu, car ce sera plus vie religieuse et triste que joyeuse ne plaisante, je respons avec Aristote que « trop plus joyeuse et plus delictable est ceste amitié fondee en vertu que ceste^a qui est fondee en volupté de richesses ou de delices »⁸³ ; car se l'amitié fondee en volupté ne a fondement que pour ce que on repute volupté bonne, et pareillement ceste de richesse, pourtant que on tient richesse bonne, on se doit arrester ou le plus grant bien sera trouvé.

(87.) Or, ne me peult homme nier que le plus [fol. 31r] grant bien sera celluy^a qui donra^b l'omme plus de joye et de plaisir. L'amitié fondee en richesse ne donne joye que de richesses^c ; l'amitié fondee en delices ne donne joie que^d de delices. Mais l'amitié fondee en vertu donne tous^e deux, car elle donne au besoing non seulement toutes les^f richesses, mais la vie, la personne et l'estat de son amy. Elle donne fruition de joie et de^g liesse a tous les deux amis, tele et si egale que l'un se resjoyst du bien, de l'onneur et de la felicité de l'autre et le repute estre son propre bien, son^h propre honeur et sa propre felicité.

(88.) Ont pareillement tristesse toute egale l'ung a l'autre de leur dommage, douleur ou adversité ; et si egalement que l'un repute l'aversion ou douleur de son amy estre la sienne propre, ce que ne peut advenir entre amis qui par accident de biens transitoires sont amis. Et

la rayson – car comme dit Aristote : « Toute amitié est pour aucun bien »⁸⁴, comme dessus est touché.

(89.) Se donques je aime ung homme, ou je l'aime simplement pour le bien qui est en luy, qui est vraie amour, ou je l'ayme pour le bien qui en redonde ou^a peut redonder en moy de son amour. Se je l'aime simplement pour le bien de luy, c'est absolute amour ; se je l'aime pour le bien qui en redonde en moy, ce n'est que similitude ou semblance d'amour.

(90.) Et pose ores que ceste similitude d'amour ne suffice, qui ne est que semblance de vraie amour^a, car elle vient par accident de^b biens transitoires, non pas de soy meismes et de vertu, mais par accident qui est pour l'esperoir que j'ay^c de mieulz valoir de ceste amour pour le bien transitoire qui en redonde en moi.

(91.) Ancor n'est elle a^a comparer a l'amour du vertueux homme, car par^b l'amour du vertueux^c tous ces deux biens, c'est assavoir la vraie amour de lui qui me aime, pour ce que je suy bon et vertueux, et je l'ayme semblablement et pour pareille cause. Et si ay le bien de similitude d'amors qui vient par accident, car j'ay^d joie de la joie de mon amy ; et si ay joie pour ce qu'il me ayme, et si^e ay joie pour ce que je l'aime ; et plus me souvient de luy, et plus me resjoys.

(92.) Mais pour ce que ceste joie, qui semble accidentale, procede simplement de ce qu'est simplement bon, c'est assavoir de la bonté qui est en moy et en mon amy, qui sommes tous deux vertueux et bons, elle est simplement et absolument joie non accidentale. Mais la joie qui procede de prouffit ou de volupté n'est pas simplement joie, combien qu'elle soit par aucune similitude dicte joie, car elle n'est pas fondee en bonté simple et^a permanente, mais accidentale et transitoire.

(93.) Ainsi donques l'amitié^a qui vient de vertu et qui est entre les bons et vertueux hommes est vraie, tres bonne et ferme ; [fol. 31^v] et ceste qui vient de cause profitable ou voluptueuse est non durable ne vraie.

(94.) Icy on me dira que on trœuve pou de telz amis. Certes, je le confesse, et si a^a plus, car, comme dist Aristote : « Pour les trouver telz, il y fault et temps et usage »⁸⁵, et baille l'exemple par ung proverbe que l'en dist, que « le sel est avant le goust, ne que on en use, ne que on puist congnoistre s'il est sel ou non. »⁸⁶ Ainsi^b est l'amy, et fault qu'il soit amy ancois^c que on le congnoisse, car par les œuvres de son amitié on le congnoist estre amy et n'est a recevoir amy jusques ad ce qu'il moustre par ses œuvres qu'il^d est amy et que il moustre par effect que foy est en luy et que on la doibt avoir a luy^e, comme on congnoist le sel par son goust ou sa saveur qu'il est sel.

(95.) Or, ne se peut ce^a goust ou saveur d'amitié trouver es amis qui par les biens de fortune ou de volupté sont amis ; pour ce les fault trouver en bien qui procede de vertu ouquel ne fortune ne volupté n'ont pover. Pour ce disoit bien Senèque en ses *Epistles a Lucille son disciple* : « Celluy », dist-il, « est bien hors de chemin qui quiert^b trouver amis^c es cabaretz et es tavernes, es^d estuves et es places publiques a pietier^e bras a bras par le marchie ou par la place^f. Le veulz-tu », dist-il, « querir et scavoir ou tu le trouveras ? Quiers-le en choses justes^g, honestes, honnourables et raisonnables ; quiers-le en labeurs, en travaulz^h, non en oiseusetzⁱ ou en vanitez folles. Quiers-le en exercice de vertu et de bonnes œuvres : c'est la que^j tu^k le dois querir, non a table, non au bordeau, non en jambiant la chaussee^l. »⁸⁷

(96.) Ceste doctrine nous baille ce^a tres moral philosophe Senecue en son *Livre des remedes casuelz ou^b fortuites*, car^c « se tu quiers ton amy pour^d la fiance ou esperance que tu as en luy, pour prouffit que tu luy fais ou pour volupté qu'il prengne en toy. »⁸⁸ Quintilian dist en sa premiere *Declamation^e* que « tel amour et l'esperance que tu en peus^f avoir finent ensemble. »⁸⁹ C'est assavoir^g quant prouffit fault ou volupté cesse, tu ne dois plus avoir espoir^h en tel amy.

(97.) Mais qui pis est, comme dist Cassiodore en son^a *Livre d'amitié* : « Tele amour n'est que^b de parolle et en faintise et moustrera quelque apparence tant que tu seras en prosperité ; mais adviengne^c l'adversité, tel amy se trouvera ton enemy. Et se tu te fondes en ton amy pour ce que tu l'as acquis par moult de richesses et de biens que tu luy as donnez, considere se amitié est chose a vendre^d ; et se tu la poises bien, tu la trouveras^e de si grant valeur et de tel pris^f, que sur terre elle ne^g trouveroit acheteur qui la peust payer^h, car elle consiste ou courage de l'omme [fol. 32^r] que on ne peut avoir, sinon par pure et simple liberalité qui n'est subiette a pris que on y puist mettre ne a quelque contrainte. »⁹⁰

(98.) Nous lisons de Phelippe de Macedone, qui reprent et blasme son filz Alixandre de ce qu'il acquerroit^a amis par dons et richesses, en disant : « Comment cuides tu que te puissent estre leaulz et non corrupables ceulz que toy meismes corumps par richesses et dons ? Tu peus scavoir qu'ilz se laisseront corumpre contre toy comme tu les veulz corumpre^b contre altruy. »⁹¹

(99.) Par ce veult innuer que^a par vertu, par amitié et^b benivolence se doivent aquerir amis, non pas par voluptez ou richesses, car en telz n'est quelque^c seurté ne arrest ; car, comme pluseurs fois est dit, tele amitié perist avec la cause. Mais qui est vray amy, il ayme en tous temps et a toutes heures^d, comme^e dist Cassiodore : « Ne tourment, ne labour ne le separent ne le laissent^f, ne amour d'altruy ne le occupe ne distrait de l'amour de son amy. »⁹²

(100.) Et de tant que tele amitié est plus ancienne et plus experimentee, de tant est elle plus seure, plus constante et plus ferme, car chose de longue main imprimee ou courage de l'omme n'est pas legiere a immuer^a ou effacer.

(101.) Pour ce disoit Thales^a, l'un des sages de Grece, que « l'ami devoit tousjours avoir memore et recordation de ses amis, et presens et absens. »⁹³ Et ne requiert point amitié de faire chiere riante et grandes accolées a son amy pour dire : « Tu soies le bien venu. » Mais en son ceur, en sa pensee, en ses cogitations luy doit tousjours son amy estre present^b pour le servir et secourir a son besoing et non soy ingerer sans cause, affin qu'il ne semble le vouloir allicer^c ou flatter.

(102.) Car Solon^a, ung aultre des sages de Grece, qui fut une fois argué par Dorotheum^b, ung philosophe, pour ce qu'il ne se jugeroit point es affaires de ses amis, il respondi^c : « Ne^d je n'ay a coustume de abandonner mes amis, ne de leur estre a superfluité. »⁹⁴ Mais se on voit le besoing, on ne doit points^e attendre que on soit appellé, car Chilon, l'aultre sage de Grece, dist^f que « plus tost doit l'amy courre^g a l'adversité de son amy pour luy faire secours, que a sa felicité ou prosperité pour^h le conjoir. »⁹⁵

(103.) Mais il^a veult outre que l'integrité d'amitié soit tele et si honneste que elle ne derogue aux loix, ne au bien du pays, en tele maniere que, se l'amy forfait contre la loy, son

amy ne doit pour leur amitié laisser a le juger. Bien luy doit persuader et enhorter qu'il obeysse^b a la loy et le doit conforter et consoler^c, affin que soient gardez^d et le droit de la loy et le droit d'amitié. Et concludoit que par ainsi vivre on pouoit^e, par force de courage et par amis, surmonter et vaincre [fol. 32^v] toutes tristesses, toutes adversitez et tous contraires.

(104.) Et pour ce que nous avons longuement parlé d'amis et de amitié, et de vrais^a amis et de faintz^b amis, mais nous ne avons donné advertissement certain ou déterminé par lequel on puist congnoistre au vray et tres^c arrestement qui est vray ou faint amy, il semble convenable^d en dire quelque pou.

(105.)

Comment on congnoistera qui est vray ou faint amy.

(106.) Comme dist le Philosophe : « L'expérience^a est la maistresse des choses. »⁹⁶ Et pour ce le vray amy ne se peut mieulx congnoistre que par experience. Pour ce enseignent^b les philosophes la maniere d'esprouver l'amy pour avoir l'expérience^c se on le trouvera vray^d ou faint amy, et se a tel amy on se doive^e arrester.

(107.) Et a ceste fin dist Socrates^a au second chapitre de ses *Exhortations* : « Ne experiente point ton amy a sa nuyssance et ne soies point^b aussi sans experimenter ton amy. »⁹⁷ Aussi^c pour l'experimenter ne dois point attendre ta neccessité, mais^d toy non indigent faingz que tu as^e besoing de son ayde. Devise avec luy des choses legieres et communes^f, puis de^g choses graves, pesantes et que tu diras secretes et non a reveler : se tu n'y trœuves seureté d'amy, tu n'as^h rien perdu, tu ne y es en rien grevéⁱ ; se tu le treuves ferme, tu l'as gainné. Ainsi par ces moiens tu peus experimenter et discerner^j de son courage ; et s'il^k te cuide estre en neccessité tele que tu luy dis et il fait ce que tu luy requiers, tiens le pour seur amy.

(108.) Car on congnoist l'amy en l'adversité^a plus qu'en prosperité. Pour ce^b disoit Jhesus, le filz Sirach, en le *Ecclesiastique*^c que *l'amy n'est pas^d congneu es biens mondains et^e en mondaine felicité* (Sir. 12,8) et l'ennemy ne se peut mucher en temps de adversité, mais ne se peut tenir qu'il ne se moustre. Et comme dist Ysocrates : « Ainsi que l'or fin est esprouvé ou feu, ainsi est l'amy esprouvé ou^g temps de tribulation. »⁹⁸ Mais en ce fault avoir cautele, car on treuve assés de amis qui ont compassion de l'affliction de leur amy, mais souvent ont envye de sa prosperité.

(109.) « Accepte donques^a », dist-il, « pour amy^b celluy, que tu trouveras qui a douleur de ta misere et qui n'a point envye de ton bien, mais se resjoyst de ta felicité. »⁹⁹ Et a ce propos dist Valere en son IIII^e livre, en^c tite d'amour, que « les amis qui sont de ferme et entiere foy et nette sont congneuz en temps de adversité, car l'experience moustre que tout ce que on^d fait lors pour son amy procede d'une constante et ferme benivolance d'amour et de^e charité. »¹⁰⁰

(110.) Mais le plaisir, l'amour et^a le service que l'amy fait en temps de prosperité et de la gloire de son amy, tele amitié est suspecte, car elle est plus [fol. 33^r] prouchaine de adulation que de charité, et est a doubter qu'il ne le face pour plus recevoir de son amy qu'il^b ne luy donne. Tele amitié n'est pas louable, car ce ne semble estre que ung prest ; laquele chose les philosophes reproch^hent en amitié, car se seroit plus marchandise que amitié.¹⁰¹

(111.) Et pour ce respondi Demas, le philosophe^a, a ung qui luy parloit pour prester de l'argent a son amy : « Se je luy preste », dist-il, « je pers mon^b argent et mon amy. »¹⁰² Car se je le veul ravoir, il ne le me^c rendra pas, car je ne luy voudroie^d contraindre ; et si s'estrangera de moy, ou pour honte qu'il aura de ce qu'il sera en mon danger, ou affin que je ne luy demande ce que je luy ay^e presté. Et se le^f veul a toutes fins^g ravoir, son amour diminura envers moy, car il luy semblera que mes biens luy doivent estre habandonnez comme les siens. Qu'est il donques de faire en ce^h cas ? Refuseray-je mon amyⁱ a son besoing ? Nenny ; mais tu luy feras amitié. Quele ? Tu ne luy preteras rien, mais tu luy donras du tien.

(112.) Car, comme il est dessus moustré, les biens doivent estre communs entre vrais amis. Pour ce disoit Seneque en sa XLVIII^e *Epistle* : « Amitié fait entre amis une societé, une communauté de toutes choses, »¹⁰³ car combien que l'omme puisse et doive avoir avec les aultres hommes communication en plusieurs choses, non en toutes, il doit touteffois faire a son amy^a tout commun : et sa chevance, et ses secrez^b, et ses consaulx^c – ne rien ne luy doit estre muché.

(113.) Pour ce dist derechief ce^a bon Seneque en la^b III^e *Epistle a son disciple Lucille* : « Deliberes de toutes choses et de tous [!] tes affaires avec ton amy, mais deliberes de luy premiers. »¹⁰⁴ C'est a dire : esprouve-le bien et quant tu l'auras bien examiné en froit, en chault, en prosperité et^c adversité, comme on^d esprouve l'or en la fournaise par force de feu en le fondant et affinant, adont tu te dois fier en luy comme en toy meisme.

(114.) Or trœuve-je plusieurs manieres^a par lesqueles il semble qu'on peut ou^b doit esprouver^c son amy, ancois que de^d tous poins on s'i fonde. La premiere maniere si est que on sache de quele vie et de queles meurs il est. Car s'il n'est bon, comme dessus est moustré, il n'est a^e prendre a amy, pour ce que bien meismement n'est a amer, fors qu'en^f tant qu'il est bon.

(115.) Celluy donques qui n'est pas bon, n'est a aymer ne a prendre ou choisir pour familier amy ; et principalement soit consideré s'il est bon devers^a Dieu, car s'il n'est bon vers^b Dieu, c'est argument infallible qu'il ne sera pas bon aux hommes : car se il n'est^c bon a Dieu, qui est^d son createur et dont il a essence et vie, comment pourra-t-il estre a l'omme bon, dont il ne a riens ? Et s'il ne aime Dieu, qui est a amer souverai- [fol. 33^v] nement^e, comment aimera-t-il les hommes, qui^f sont vicieux et non parfaitement bons ?

(116.) Or, sont tous les commandemens de nostre loy chrestienne en seulle^a amour, c'est assavoir a amer Dieu sur toutes choses et plus que soy ne aultres choses, et son proxime^b comme luy meisme, non pas pour tant que je veulle dire que tout homme soit a recepvoir et avoir pour amy especial, maiz seulement ceulx qui le vallent. Se Dieu donques^c est en ordre le premier a amer et sur tout a^d amer et il est negligé^e, comment se pourra fier l'omme^f d'estre amé de tel qui neglige son createur ?

(117.) N'est-il pas escript en *Deuteronomion*^a au VI^e chapitle et commandé : *Tu ameras Dieu de tout ton ceur, de toute ton ame et^b de toute ta pensee et de toute ta force et puissance* ? (Deut 6,5) Et saint Luc en son *Euvangile*, ne tesmongne-t-il pas le pareil commandement ? (Luc 10,27 ; cf. Mt 22,37 et Mc 12,30) N'est-ce pas la decision des sains canons et des sains

decretz des sains peres ? Qui donques ne aime Dieu n'est ami des hommes et n'est a recepvoir ou choisir pour estre amy.

(118.) Secondement doit estre esprouvé celluy que on veult recepvoir a amy en la clarté de sapience, assavoir^a s'il est sage ou non ; et ce pour la raison que allegue Seneque, qui dist que « le seul homme sage est amy », que^b « le seul^c homme sage est celluy qui scet amer. »¹⁰⁵ C'est grant consolation et grant confort^d de seureté en ses^e affaires, <que d'>avoir preudhomme et sage pour amy, qui sache et veulle enseigner et adrescer son amy s'il le voit errer, qui^f le scache et ause admonester et exhorter pour le preserver de mal.

(119.) Pour ce dist le Sage : *Celluy sera sage qui vivera avec le sage ; et l'amy des folz sera semblable aux folz.* (Prov 13,20) Et oultre dist : *Le fol ne peut avoir amy, car en luy ne en ses faiz n'est grace ne vertu.* (Prov 14,7-8 ?) Lequel mot se peut entendre en deux manieres, c'est assavoir ou que le fol n'est digne d'estre amé, ou qu'il ne scet choisir homme bon et sage et le prendre et accepter pour son amy. Ou, se il a choisi^a quelque amy, si ne le scet-il entretenir^b ne garder, mais le pert par sa follye ou folle vie^c.

(120.) Ainsi appert que le fol ne peut avoir amy ne estre amy, mais il y a après, et ne sera grace ne benivolence en ses biens. La raison que pose <est> qu'il donne de ses biens largement. Si les donne<-t->il si follement, si indiscretement^a et a gens tant^b indignes, que on ne luy en scet gré ne on^c ne luy en rent ne^d graces ne merchis, ne pour tant^e n'est amé ne ses biensfais recongneuz. Puis après s'ensieut^f <que> ceulz qui menguent son pain et qui vivent du sien, parlent^g mal de luy et ne font que derision et moquerye^h de ses faiz, car il ne scet distribuer ce qu'est sien bien acquisⁱ, ne il ne scet acquerir ce que^j n'est pas sien. Et se follement et mauvaisement [fol. 34^r] il acquiert, plus^k follement le distribue.

(121.) Tiercement, se doit l'amy prouver^a en voyant s'il saura celer le secret de son amy, car l'amy a acoustume d'ouvrir a son ami son courage et sa pensee et de luy reveler et dire ses secrez que il doit tenir en luy comme son ame, car cest^b ensengnement nous donne le Sage, que *nous ne devons reveler nos secretz a homme estranger, maiz nous les devons reveler a nostre amy.* (Prov 25,9)¹⁰⁶ Et pour ce seroit perilleux et non vray amy, s'il reveloit les^c secretz.

(122.) Pour ce est escript : *Ne te acointe d'omme qui^a revele tes secretz, ne qui procede avec toy par dol ne^b par^c fraude ou cautele mauvaise^d et qui ne scet contenir ou refréner sa bouche de follement parler^e.* (Prov 20,19 ; cf. Sir 8,17) Et oultre dist : *Desjoingz toy, eslonge toy de tes ennemys* (Sir 6,13), *mais ayes regart et songne d'estre^f sage a choisir amis.* (Sir 6,6 ?) Et de rechief^g : *Qui descœuvre et revele le secret de son amy, il pert foy, il pert fidelité et ne moustre pas qu'il ait bon courage ne amour^h a son amy.* (Sir 27,17) Et conclud finalement : *Descouvrir et reveler les secretz de son amy, c'est argument d'omme infidele et desloyal, auquel on ne se doit fier, ne de luy quelque bien esperer.* (Sir 27,24-26?)

(123.) Quartement, l'amy se doit esprouver se il sera ferme et constant en bonne affection de amour, car, comme dist le Sage : *Qui est vray amy, il est si constant et si ferme qu'il ayme en tous temps et n'est pas celluy amy qui aime^a en temps de prosperité et en temps de adversité habandonne^b son amy.* (Sir 37,4-6 ?) Car, comme il est dessus allegué, l'amy ne se fait point parfaitement^c congnoistre en temps de felicité et l'ennemy ne se muche point en temps de tribulation et de malheur.

(124.) Pour ce est escript que Abraham, nostre pere^a, a esté en ce monde tempté et par moult de tribulations a esté fait amy de Dieu.¹⁰⁷ Dieu souvent esprœuve ses amis, non pas pour luy ne^b pour scavoir s'ilz sont vrayz amis ou non, comme se il l'ignorast^c, mais les esprœuve pour eulz^d faire congnoistre leur constance propre, affin qu'il les appreve et que par leur constance^e et patience il appere de leur bonté, qui leur sera augmentation de gloire et exemple a aultruy de loyaument amer.

(125.) Par ce nous donne Dieu enseignement que ne nous^a devons arrester seulement ad ce que nous voyons par dehors de nostre amy, mais^b devons esprouver se il nous aime pour nous ou pour nos biens. Car se il nous aime pour nous, il est vray amy ; s'il nous aime pour nos biens, ce n'est pas vraie amitié ; et ce ne povons nous^c scavoir que^d par le tempter, comme Dieu tempta Abraham par tribulations diverses.

(126.) Pour ce dist le Sage : *Se tu possides ung amy, posside le en temptation et ne te metz pas faulement^a en sa main, mais esprœuve premiers^b son amour, car il est des amis [fol. 34^v] a temps (Sir 6,7-8) ; c'est assavoir : a leur temps, tant et^c si longuement qu'ilz amenderont de toy. Mais s'il te survient quelque affaire^d par lequel ne puissent mieulx valoir de toy, ilz te habandonnent.*

(127.) Il en est des aultres, que se tu leurs as^a fait tous les biens du monde et tu leur faulx une fois de non acomplir leur vouloir, tout est^b oublié ce que tu leur as fait, et en lieu de amitié deviennent^c tes ennemis. Il est encore des aultres amis, que s'ilz se congnoissent avoir a toy quelque familiarité et privauté^d qui ait esté^e entre toy et eulz, quelque secré qu'ilz ayent sceu de toy, ilz descouvriront tout. Et, que pis est, s'ilz scevent en toy quelque vice, ilz le diront, et s'ilz y scevent du bien et des vertus^f, ilz les tarront^g.

(128.) Pour ce est l'amy a esprouver et a^a experimenter aincois que on s'y doive^b fonder. Mais quant par bonne experience on le trouve seur et ferme, *tu le dois faire*, ce^c dist le Sage, *egal^d a toy et toy fier en luy, car il conduira et procurera aussi loyaument tes affaires comme toy meismes voudroies faire^e.* (Sir 6,11) Et en ce a lieu ce que dist Aristote et plusieurs aultres philosophes et sains docteurs dessus a ce propos alleguez^f, que « ton amy est ung aultre toy meismes »¹⁰⁸, car « ton ame et la sienne sont une^g en deulx corps. »¹⁰⁹

(129.) Quintement, se doit esprouver l'amy en fidelité d'amitié, c'est assavoir experimenter et congnoistre s'il est amy de fait. Car il ne suffist pas estre amy de la^a langue, mais fault que les œuvres moustrent l'amitié. Et ce se moustrera se l'amy procure ton honneur et ton bien et evite ton mal de son^b pouvoir et soustiengne pour toy^c, s'il est besoing, iniure^d, dommage ou persecution.

(130.) Car, selon le dit du Sage: *Qui negligie son dommage pour son amy, tel est amy seur^a, vray et juste.* (cf. Sir 7,20 et 22,28-29)¹¹⁰ Et pour ce nous^b dit le Sage, parlant en^c la personne de l'amy : *Je ne laisseray*, dist-il^d, *a saulver et favoriser^e mon amy. Et se mal m'en vient, je le soustiendray volentier^f pour l'amour de luy^g.* (Sir 22,31) Mais ce est a entendre es^h choses licites et honestes, non prejudiciables au bien de la chose publique, qui est a preferer a l'amy.

(131.) Pour ce on^a recommande le Philosophe qui fut requis du^b sien amy de faire pour luy une chose qui n'estoit pas honeste. Il respondi qu'il^c ne le feroit point^d. Adonc celluy qui faisoit l'ambassade luy dist : « Et^e que a gagné ton amy de ton amitié, quant tu ne veulz pas

faire ce qu'il te requiert ? » Le philosophe luy respond^f : « Mais que ay^g je affaire ou que me vault son amitié, se pour luy je fay choses deshonestes ? Car l'amy doit estre tel qu'il corrige son amy se il^h le voit fallir, qu'il leⁱ conseille loiaument en tous ses honnestes affaires. »¹¹¹

(132.) C'est l'ongnement de diverses odeurs salutaires^a et souefflairans, esqueles, comme dist le [fol. 35^r] Sage, *le ceur du juste se delitte* (Prov 27,9), non pas en l'ongnement du pecheur^b, qui est celluy dont les flatteurz et faintz amys ongent la teste de leurs amis. De tel amy ainsi loyal et feal parle le Sage quant il dist : *Le loial amy est fortresse inexpugnable. Qui en trœuve ung tel, il trœuve ung^c riche tresor, car or ne argent ne sont a comparer^d vray amy et^e a la bonté d'icelluy.* (Sir 6, 14-15)

(133.) Pour ce dist Boece^a que « amitié est la tres noble generalité de toutes richesses »¹¹², car le vray amy posside tous ses amis et tous leurs biens. Et saint Jehan Crisostome^b : « Ung ami », dist-il^c, « n'est pas ung homme seul, mais il est plusieurs hommes. »¹¹³ Car s'ilz sont dix amis ou pluseurs, il est ce que sont tous ses amys. Se il a dix amis, il a le vouloir de cent, car chascun des dix ont^d tous et chascun d'eulz^e l'affection a luy pareille : ainsi l'un veult ce que dix veulent, et par ce chascun d'eulz vault dix – par ainsi les dix vaudront cent. Il a pour dix amis .XX. piéz, .XX. mains pour labourer pour luy. Il a .XX. yeulx veillans a son bien et honneur, il a .XX. oreilles pour oyr ce qui^f luy peut nuire ou prouffiter.

(134.) Par ce moyen, s'il y^a a ung ennemy, tous ses amis seront ennemis de son ennemy.¹¹⁴ Il ne voit pas seulement de ses yeulx, mais par tous les yeulx de ses amis ; il n'est pas seulement porté de ses piéz, mais le portent et soustiennent tous les piéz de ses amis ; il n'a pas ses mains seules, qui le defendent et gardent, mais est defendu et gardé par toutes les mains de tous ses amis^b ; il n'a pas une seule ame qui soit sollicité de ses affaires, car il a les .X. ames de ses dix amis, qui toutes pensent et sollicitent ses affaires comme luy ou plus que luy^c. Et s'il en a cent ou mille, tout autant en est a dire.

(135.) Pour quoy appert le bien que est amitié, qui consiste en amy ferme et bien esprouvé, laquele ne peut estre si non es courages^a des bons, car comme dist Tulle en son tiers *Livre des offices* : « Es ceurs des mauvais est fiction, mais es ceurs des bons et vertueux est et reside amitié vraye^b. »¹¹⁵ Pour ce donques que tele est amitié, que ainsi elle assure et fortifie l'homme, elle est moult necessaire a chascun acquerir ; et souverainement a princes et a roix,^c qui plus ont de charge^d a porter et de perilz en leur estat. Et ne leur est pas seulement convenable, mais necessaire.

(136.) Ceste vertu d'amitié le Philosophe veult^a nommer benivolence, c'est a dire qu'il soit amiable et bien veillant a chascun, car benivolence semble estre une preparation pour parvenir a amitié.¹¹⁶ La raison y assigne, car il dist^b .II.^e et .IIII.^e livres de *Ethicques*, aussi au .VIII.^e,^c que amicitie ou benivolence est une vertu qui modere parolles litigieuses, noiseuses et^d contencieuses, et modere aussi cestes^e qui sont plaines de flateries^f et de adulations^g.¹¹⁷ [fol. 35^v]

(137.) Il appert aussi que ceste vertu consiste en communication avec les hommes en devises et^a parolles et en œuvres amiables ; et se l'omme est naturellement sociable et compaignable, comme le preuve le Philosophe ou premier de *Politiques*¹¹⁸, il fault, comme dist Gilles de Romme ou *Livre du regisme des princes*, que il ait « ordre et maniere de

communiquer avec les aultres hommes, et par especial en ses œuvres et parolles. »¹¹⁹ Car c'est ce en quoy les hommes communiquent ensemble : soy scavoir maintenir par^b rebouter parolles adulateires et par non user de parolles noiseuses et par courtoisement se^c avoir avec chascun. On juge tel homme^d amiable et dist-on qu'il a la^e vertu de amabilité, qui est principe de parvenir a amitié.

(138.) Mais pourtant je ne veul pas entendre que^a tele communication ou familiere amiabeté doive^b estre egale^c entre chascun, car aultrement se doit avoir le prince, aultrement les^d subjetz, car combien que tous hommes qui veulent vivre politiquement doivent estre amiables l'un a l'autre et affables, touteffois les roix et^e princes s'y doivent maintenir plus meurement et plus gravement que les aultres hommes, et ne doit point^f leur amiabeté^g ou affabilité estre moustrée a chascun si ouvertement a l'un que a l'autre, combien que en ceur luy soit entiere, et ce affin que la dignité du roy ou prince ne soit diminuee ou anientie, ne moins^h repute. Car souvent trop grant familiarité engendre contentⁱ et^j mesprisement.

(139.) Et pour ce le Philosophe ou V^e livre^a de *Politiques* donne cautele et moien comment le prince se doit maintenir entre ses^b hommes affin que sa dignité ne soit vilipendee. Et dist, qu'il « se doit moustrer grave^c et reverent, affin qu'il soit susceptible de l'onneur qui luy est deu raisonnablement »¹²⁰, pour le bien commun mieulx adrecer. Car plus grant honneur luy est deu que aux hommes communs ; et s'il^e se fait pareil en familiarité en communication aux aultres hommes, il ne gardera ne aura l'onneur deu a sa dignité, mais donra occasion aux hommes d'eulz mescongnoistre.

(140.) Car comme le medecin grieve le malade quant il^a luy donne plus a mengier qu'il ne peut^b digerer, ou viande qui ne luy est propre, ainsi le prince par sa trop privée familiarité donne occasion souvent a gens de petit estat d'eulz cuider aultres qu'ilz ne sont et eulz mescongnoistre^c. Mais en son privé avoir familiarité a^d ses barons, a ses nobles, a ses conseillers, et leur moustrer une amiabeté^e grave et joieuse, tel maintien les attrait a le amer, a le cherir^f, a le doubter et honnourer.

(141.) Car tousjors tenir^a la rigueur de sa^b gravité a chascun et en tous lieux ne luy pourroit estre réputé a vertu, mais a vice que nous nommons rudesse, fiereté, aspreté ou aigreur. [fol. 36'] Ou plus proprement parler, selon le Philosophe, sera nommé tel homme^c discole^d, qui est a^e dire non homme dottrinaire, mais divers, estrange et non bien enseigné.¹²¹

(142.) Si suffice de ce peu que d'amis et d'amitié nous^a avons dit jusques icy, et voions, pour ce que amitié est a chascun si necessaire et si prouffitable, comme on dit, les moiens comment^b on la peut avoir et acquerir.

(143.)

Comment on acquiert amitié

(144.) Quant l'omme est disposé et conclu a vouloir acquerir amy, avec lequel il puist demourer et persister en bonne et ferme amitié, Ysocrates^a, le philosophe, dist, qu'il « y doit proceder meurement et lantement. Car après qu'il sera declairé amy, honteuse^b chose et reproucable luy sera^c, s'il n'y continue. »¹²² Et pareil default est, comme il dist, avoir^d amy et souvent le changer.

(145.) Et pour ce il donne ou *Livre de ses exhortations* une cautele, qui^a conseille a garder aincois que on se lye ou oblige en l'amitié d'aultruy, et dist : « Quant tu veulz faire ung amy et le acquerir a toi, informe toy premier s'il a eu amitié a aultre et comment il s'y^b est conduit ; et tiens pour seur que ainsi qu'il s'est conduit avec aultre, ainsi se conduira-t-il avec toy. Et se tu le trœuves tel a qui on se doit arrester, le commencement d'entrer en sa benivolence est dire^c bien de luy, car parler des hommes en bien, sans adulacion et sans flaterie, est signe de amitié et de benivolence et qui attrait a soy celluy dont on parle en bien. »¹²³

(146.) Le second moien est, selon Seneque, « avoir avec luy^a familiares et privées devises^b, non en tavernes, non en oyseuses vies^c, non en vices, mais^d en sciences^e ou^f en aucun art dont tu seras expert, en honnestes et vertueuses œuvres, en courtoisies et en^g honestes services. A la table ne se quiert pas, ne a la taverne. »¹²⁴ Et se il se y^h trouve, ce n'est pas vray amy, mais amy pour autant et non plus que le vin dure.¹²⁵ Ainsi a meschans gens de legiere vie ne se fault arrester, mais bien est a peserⁱ de choisir povre ou riche, comme^j dessus est assez touché.

(147.) Et pour ce que les philosophes tiennent l'amitié du povre plus ferme que du riche, Socrates, recitant le dit de^a Democritus, nous enseigne la^b maniere d'acquerir amy povre, et dist : « Je ne desire point », dist il, « avoir amy riche, mais je desire que ceulz qui sont mes amis deviennent riches »¹²⁶ – comme s'il voulsist dire : 'Je veul labourer et procurer le bien de mon povre amy, affin qu'il devienne^c riche, car pour^d procurer bien, honneur et prouffit a aultrui, on acquiert son amitié^e.'

(148.) Pour ses choses dist saint Thomas de Acquin en son *Livre*^a, qu'ilz^b sont « .iiii. manieres d'hommes qui facilement acquierent amitié : c'est assavoir ceulz qui sont larges et habandonnés a donner, les grans et puissans [fol. 36^v] seigneurs, car chascun desire a^c avoir leur amitié, ceulz qui sont doulz et courtois a chascun et les amiables et affables qui vivent avec les hommes en honestes et gratieuses devises et en communications honnourables et vertueuses. »¹²⁷ Toutes ces quatres manieres et chascune d'icelles sont propices et propres^d pour acquerir amis et amitié.

(149.) Dist outre encore^a que quatre choses sont, qui seulement ne sont pas moiens pour parvenir a amitié, mais d'elles meismes elles engendrent et font amitié^b, c'est assavoir faire bien, plaisir et courtoisie a aultruy, car les benefices que l'omme rechoipt le contraignent^c, s'il n'est^d desnaturel, a amer celluy dont il les rechoipt. Le second est familiarité : bien tart sera amitié estre estranges, s'elle n'est entre ceulz qui journelement ont^e familiarité les ungz avec les^f aultres. Le tiers sera similitude ou semblance ou pareilleté de meurs et de condicions^g, car plus tost sera amitié entre deux nobles hommes que entre ung chevalier et ung bergier des champs, et plustost sera amitié entre deux bergiers que d'ung bergier a ung noble homme. Le quart est beau parler et belle faconde, car par rudesse et vilonnye de langage ne se pourroit jamais acquerir amitié^h, aincois cesteⁱ qui seroit acquise periroit.¹²⁸

(150.) Pour ce disoit bien Lucain^a le poete : « Se tu veulz acquerir amis, honnoure les affables et feables, les^b eureux et veritables hommes, et les quiers. Fuy les malheureux et meschans, qui par vices viennent a^c meschanceté. »¹²⁹ A telz^d ne te dois accorder, mais leur^e dois estre

contraire, et dois sieuyr et querir ceulx qui par leur vertu viennent en joie et eureuse lysesse, car en meschans gens n'y a joie, foy^f, ne loiaulté.

(151.) A ce propos dist Cathon que « quant tu veulz querir ung vray amy, tien ce moien de toy informer de sa vie, et ne te chaille de sa fortune, fors seulement de ses meurs et vertus. »¹³⁰

(152.) Or, avons nous moustré par la grace de Dieu quele chose est amitié, avec qui on la doit avoir, comment on la doit acquerir. Mais tout ce pou prouffite, se on ne la scet garder et retenir quant elle est acquise. Pour tant nous verrons au plaisir de Dieu les moiens de la garde^a et entretenance^b d'icelle.

(153.)

Comment^a se peut entretenir et garder amiti*e*

(154.) Salomon le sage semble sentir^a et innuer^b que amitié doit proceder et soy entretenir par maniere de sucession, car il dist en ses *Proverbes* : *Retiens*, dist-il, *ton amy celluy qui a esté amy a ton pere* (Pro. 27,10), car il est vraysemblable qu'il te sera bon amy, comme il a esté a ton pere.

(155.) De pareille sentence est Ysocrates, le philosophe, en ses *Exhortations*, quant il dist qu'il « appartient au filz estre heritier des amis [fol. 37^r] de son pere, comme il est heritier de ses biens. »¹³¹

(156.) Ainsi le voulu faire Ruth a Noemy, mere de son mari^a, non pas comme de filz a pere, mais par une succession ; car quant les enfans de Noemy furent trespassez, Ruth, qui en avoit espousé l'un, dist a Noemy, mere de son mari^b, qui retornoit en^c son pays : *Ou que tu yras, je yray, et ou que tu demourras, je demourray^d avec toy* (Ruth 1,16) – comme s'elle vouldist dire : 'Tu dois estre heritiere des biens de ton filz, car luy et son pere sont mors, et pour ce tu retournes en ton pays. Et moy, qui fus^e femme de ton filz, ne doy-je pas estre tenue^f ? Ne dois-tu^g pas succeder a l'amour que je avoye a luy ?'

(157.) Car, comme dist Aristote au second livre de sa *Rethorique* : « Soy separer de son^a ancienne et acoustumee amitié est miserable confusion. »¹³² Pour ce dist bien Jhesus, le filz Sirach, en le *Ecclesiastique* : *Ne laisse point*, dist-il, *l'anchien amy, car le nouveau ne sera pas^b semblable* (Sir. 10,10).

(158.) Chilon, l'un des sages de Grece, semble mettre ceste matere en difficulté, car comme il dist, « ces deux affections, amour et hayne, combien qu'elles soient moult^a fortes chascune en sa qualité, et aussi soient contraires, toutesfois l'omme les doit contraindre^b et ramener a tele moderation, que on doit amer ung homme si prudemment et en tele maniere^c que, se le cas advient et que pour ses demerites il le^d dessert, que on se puist^e departir de luy et le delaisser^f en tele maniere que cy apres on le puist^g amer. »¹³³

(159.) Ce semble contre la sentence de Aristote et des aultres, qui veulent amitié estre durable, car par le dit de Chilon^a amitié ne sera pas immortele, mais se peut habandonner en delaisant son amy. Mais a vray entendement tous conviennent en ung accord, car Aristote parle de l'amy qui est bon et vertueux ; et pour ce que vertu, qui le fait bon, est durable, il fault que cest amour, qui est fondee en vertu, soit durable.

(160.) Or parle Chylon de l'amy qui peut avoir esté bon et vertueux, mais il s'est departi de vertu et se^a est^b adonné a vices ; pour ce, luy vicieux n'est plus a retenir a amy. Et Aristote ne

nye pas qu'il ne puist devenir vicieux, car il ne le dist^c estre bon si non tant que vertu est en luy. Parquoy donques ont lieu et son dit et^d celluy de Chillon.

(161.) Et ne sera l'ami a garder ne a retenir, si non tant et si longuement qu'il sera bon ; mais veulz-tu avoir seur arrest, escoute Bias, ung des aultres sages de Grece^a : « Eslis, » dist-il^b, « tel amy et^c chois si bien, que tu ne te^d puisses repentir^e de avoir^f esleu tel^g amy ; et tu le^h deveras bien entretenir et garder. »¹³⁴

(162.) Et pour donner maniere de l'avoir, il donne^a brief ensengnement et dist : « Se tu vois ton amy en bonnes meurs deffillant et que tu le sentes corrigible^b, [fol. 37^v] blasme le et l'en^c reprens secretement et a part entre toy et luy ; et en publique et en son absense le loe et excuse^d, se tu le vois blasmer. Ainsi tu le contraindras a demourer en ton amour, car il verra que tu veulx magnifier son bien et son honneur et que tu t'efforce de mucher, mais estaindre^e et effacer son mal. »¹³⁵

(163.) Et c'est ce que t'ensengne l'aultre sage Cleobolus, qui dist : « Fay bien a ton amy, affin qu'il te soit plus amy. »¹³⁶ Byas ycy semble^a voloir mettre une^b aultre difficulté : Ung amy a plusieurs amys ; il les voit en debat ou^c contention l'un a l'aultre. Pareillement, il a des ennemys, qu'il voit aussi estre en contention^d l'ung contre l'aultre, non pas contre ses amis. Il est esleu juge de toutes ses contentions, et d'amis et d'ennemis. Pour non^e perdre ses amis, mais les garder et retenir, laquele cause entreprendra<-t->il a juger : ou ceste^f de ses amis, ou ceste de ses^g ennemis ?

(164.) Il respont que « pour entretenir ses amis, il doit juger la cause des^a ennemis et non pas de ses amis, car en jugant^b de ses amis, il en peut perdre l'un, c'est assavoir celluy contre qui il jugera. Et se il juge la cause de ses ennemis, il ne peut perdre, car ilz sont ja ses ennemis ; mais il peut bien gaingner, car celluy pour lequel il jugera devendra^c son amy. »¹³⁷

(165.) Par ce donne ce philosophe doctrine que nous ne devons par quelque moien irriter nostre amy se nous le voulons retenir, car son amour ne reside pas en nostre arbitrage, mais en son courage seulement. Pour ce luy devons complaire en choses licites et honestes et moustrer que ayons fiance et amour en^a luy, nous resjouissans de son bien et troublans de son mal comme du nostre propre et en repputant^b sa vie estre la nostre et sa fame^c et bonne renommée estre nostre gloire et honneur.

(166.) Car comme dist le livre de^a *Ecclesiastique*^b: *Qui conspire ou machine contre son ami et qui ne luy est entier et vray, il desronpt et desjoint^c l'amitié* (Sir 22, 20-22), comme nous avons exemple^d de Jacob et de^e Laban, car Jacob amoit Laban leument et le servoit de entier courage. Mais par envye Laban conceut hayne contre luy, pour ce que il multiplioit en richesse comme luy, dont il se devoit resjoir comme amy. Il s'en troubla et conspira contre Jacob, dont Jacob fu constraint <a> l'abandonner et de rompre leur amitié (Gen 29-31).

(167.) Comme de Abel, qui fut par envye tué^a de son frere Cayn ; et ainsi^b fu derompue^c l'amitié qui estoit entre eulz deux freres^d vivans sur la terre (Gen 4). Parquoi appert que envie et amitié ne pevent^e demourer ensemble. Pour ce dist Theofrastus que « on ne doit^f blechier son amy ne injurier, ne par jeu ne aultrement. »¹³⁸

(168.) Dist oultre Seneque en la fin de ses *Epistles a Lucille* trois choses, par lesquelles amitié se deronpt et [fol. 38^r] anientist. L'une est dissimilitude de meurs, l'aultre difference de vie

et la tierce contrariété d'engin et d'entendement ; et conclud : « Les amitié, » dist-il, « que tu as esprouvees, tu les dois tenir inviolablement et constamment les querir et perpetuelement garder. En^a inimitié tu te y^b dois honnestement maintenir, tart y venir et tost en departir. »¹³⁹

(169.) Pour ce disoit Theofrastus que « amitié doit estre immortele », c'est a dire non prendre fin, « et hayne mortele »¹⁴⁰, c'est assavoir qu'elle ne doit durer mais doit tost finer. Et plus sont a tenir, ce dist Tulle, les anchiennes amitié^a comme les plus seures, et donne l'exemple d'ung cheval viel, bien fait a la bride, et de ung josne polin.¹⁴¹ Car comme le viel cheval porte son maistre plus doucement et seurement^b, mais le josne et nouvel poulain, qui fait les saulz en plaine terre, souvent tumbé et jette son maistre en ung fossé et luy rompt bras ou jambes : ainsi^c fait le josne et inexpert amy.

(170.) Finablement, pour ressourdre ceste matere, saint Thomas de Acquin^a declare trois manieres pour perpetuelement garder et^b maintenir amitié. La premiere « en est de » non tromper ne decevoir son amy, ne en fait ne en paroles^c, mais luy tenir loiauté et verité. La seconde, qu'il ne descœuvre ne^d revele les secretz de son amy pour chose qui luy adviengne. La tierce, que pour rien il ne habandonne son amy en sa neccessité, ne en temps de adversité.¹⁴²

(171.) Et declare après quatre manieres de gens que^a jamais ne persistent fermement en vraye amitié :¹⁴³ Le premier^b est l'omme cruel, fel, despit^c et aspre. En tel courage de homme ne peut reposer amitié, car luy mesme ne a en soy quelque respos. Le second est le viel homme, car pour melancolye qui domine en soy^d ne peut avoir ne la joye ne la volupté d'amitié, ne la parfaite fiance que on doit avoir en^e son amy, par quoy tost se depart d'amitié. Le tiers sont^f petis enfans, car pour la mutabilité de leur enfance et pour la deffaulte de l'experience^g, ilz ne peuvent demourer en amitié ensemble, mais se courroussent et rapaisent .XX. fois le jour.

(172.) Le quart sont les femmes – et me pardonnent les dames –, car par la foiblesse de leur fragilité elles ne sont disposees communement a estre si constantes^a comme les hommes, combien que plusieurs^b femmes ont^c esté moult^d vertueuses et plaines de grant constance, ce dont^e font mention les *Sainctes Escriptions*, tant en l'*Anchien Testament* comme au *Nouvel*, car se plus grande constance de amitié n'estoit souvent es femmes que es hommes, a paine scaroient les hommes qui seroient leurs peres.

(173.) Ne fut pas Sarra femme de grande^a constance et d'entiere amitié, quant elle fu ostee a Abraham par ung roy par^b sa beauté [fol. 38^v] et demoura caste ?¹⁴⁴ Et Judith, caste estant^c, en l'ost « de »^d Holofernes se mist en peril de mourir pour le salu du peuple ? (Jud 12-13) La mere des Machabeyens, qui avec les^e enfans receut mort pour le nom de Dieu ? (2 Mac 7,1-42)

(174.) La Magdalaine ne habandonna le sepulchre de^a Nostre Seigneur Jhesucrist comme saint Piere et saint Jehan. (Mt 27,59-61) La Chananee^b, escondite et refusee, en sa petition par^c Nostre Seigneur si constamment persevera qu'elle fu par luy recommandee, disant : *O femme, moult grande est ta foy.* (Mt 15,22-28) Quantes sont saintes vierges occises pour la foy et pour l'amour de Dieu ! .XI.^m une foy !¹⁴⁵ Et tant d'autres en y a, qu'elles^d sont innumerables^e.

(175.) Entre les hommes aussi, qui sont^a parfaits, ne s'en trouve entre mil un qui ait la constance requise a vraie^b amitié. Pour ce dist Marcial le Queu, un poete ainsi nommé, que « l'amy se acquiert tart et a difficulté, mais il se pert tot et legierement, »¹⁴⁶ et ce pour la tres^c grant inconstance des hommes. Et a ce propos dist *Facet* que « casuelement se fait entre les hommes amitié, par art et industrie elle se garde, mais la retenir a la longue est grant labeur. »¹⁴⁷

(176.) Pourtant disoit Orace au *Livre de ses sermons*, soy resjoysant de la joye de ses amys : « O combien^a grandes et inestimables sont les joies des vrais amis. Se je suis sage et de vray jugement, » dist-il, « je ne voy, ne congnoy chose que je puisse equiparer a leur joye et leur^b felicité. »¹⁴⁸

(177.) Sy est donques sur toutes choses amitié a garder et tenir comme riche et precieux don de Dieu, et la chose qui en plus grant^a felicité nourrist les hommes sur la terre – principalement quant elle est^b ferme et constante, car par constamment amer sans varier, amitié persiste et dure^c et s'entretiennent ensemble vrais amis.

(178.) Pour ce dist bien Valere en son quatriesme livre ou VII^e chapitre, que « amitié est plus fort lyen que n'est lignage ou parenté. » Car, comme il dist, « ce qu'est fait par propos deliberé est trop plus ferme que ce qu'est fait^a par cas fortuite^b ou qui advient^c a l'aventure, pour ce que la cause qui est par soy^d ou qui consiste en soy, est plus puissante a ouvrir par soy et sans ayde d'aultruy que^e n'est la cause qui vient ou procede de cas fortuite ou d'aventure^f. Or est ainsi, que avoir parens, c'est cas fortuite et qui vient a l'aventure, car je puis avoir parens et non avoir^g. Mais amitié vient et procede de propos deliberé, qui est cause a par soy, procedant du seul^h vouloir de l'omme, non par fortune, ne par cas fortuite ; dont s'ensuit que son operation est plus forte que cesteⁱ qui procede de la generation des hommes, qui par cas fortuite nous donne parens et lignage. »¹⁴⁹

(179.) Pour ce conclud bien [fol. 39^f] Valere que plus fort est le lyen de amitié que n'est le lyen de lignage. Pour quoy est a noter que de toutes materes on peut demander raison pour laquele l'omme peut estre meu a ce faire, fors en ceste. Car en ceste^a matere d'amitié, se on me demande pourquoy je ayme un plus que un autre, combien que je puisse respondre que c'est pour ses vertus ou pour autre cause, toutefois la^b principale response qui y chiet^c n'est autre, fors dire que il me plaist, pour ce principalement que le commencement et la cause qui me meut est mon vouloir, car je^d veul aymer.

(180.) Item, il est a noter que en toute œuvre morale, raison et volenté sont le principe et le commencement, car on ne me scaroit contraindre a estre bon s'il ne me plaist. Il fault donques que je veulle estre bon si je le doy estre. Pareillement^a, se je veul estre amy et vivre en amitié, il fault que raison et mon voulloir en soient^b principe et^c commencement. Par lesquelz raison et voulloir je delibere en moy se je^d veul amer ou non ; et quant par yceulz^e je conclud que je veul avoir amy, adont volenté esly et choisist l'amy et la perseverance en cest amour fait l'amitié.

(181.) Pour laquele conserver, Valere ou chapitle dessus allegué, nous donne quatre loix et regles qui sont entre amis, par son oppinion, a garder :¹⁵⁰ La premiere, que nous devons plus tost habandonner nostre parent que nostre amy, pour ce que le^a lyen de amitié est plus fort que celluy du lignage ou de^b parenté, comme dessus est moustré. Et est moins reprehensible

de habandonner son parent que son amy, car habandonner son parent est argument et note de legiereté^c ; mais habandonner son amy est argument et note de iniquité^d, car mon amy se fye en moy par le vouloir que je luy ay moustré de le vouloir amer. Se donques je l'abandonne a son besoing, je ne puis excuser que en ce vouloir que je luy ay moustré il n'y ait fraulde et dol, dont^e je doy estre reputé faulz, inique et mauvais.

(182.) La seconde loy ou regle, qui est en amitié, est que l'omme naist et vient ou monde sans amis, mais il ne peut naistre^a sans parens, car il faut qu'il ait pere et mere. Or, n'est sa vie seure ou monde s'il n'a amys, mais suspecte et douteuse. Il fault donc par necessité, pour seurement vivre, acquerir amys, quant nostre nature ne^b nostre naissance ne les nous donne<nt> point. Pour lesquelz acquerir, l'omme doit tenir ceste regle, qu'il^c n'y procede legierement, mais meurement et pesamment, par meure et discrete deliberation, en esprouvant les meurs, les conditions et la vie de celluy qui on choisist pour amy, comme dessus est demoustré^d. [fol. 39^v]

(183.) La tierce regle ou loy^a d'amitié est tele, que après que l'omme s'est armé et garny de amy^b, il ne le doit changer, habandonner^c, ne^d mespriser ou reboutter des aultres amis. Assez y peut-il conjoindre, ce semble, a aulcuns pour avoir multitude de amis, mais aultres dik<ent> qu'il est impossible avoir plus d'ung parfait amy.¹⁵¹ Car amour est si conjointe entre deux amis et si reciproque^e qu'elle ne se peut departir ne diviser par parties, pour ce que amer l'un plus que l'aultre n'est pas entiere amour, et il est impossible ou difficile amer plusieurs equalement : si doit suffire et est a garder ung bon amy qui l'a.

(184.) La quarte loy ou regle est que les amis soient de si pure et nette amitié ensemble, qu'elle se puisse clerement desmoustrer, et plus en adversité que en prosperité, car tout ce qu'est fait pour l'amy en temps de^a adversité vient et procede clerement d'une constante et ferme benivolence et ne se peut ainsi moustrer, comme dist Salomon le Sage, *en temps de prosperité* (Sir 12,8), car il n'est besoing.

(185.) Mais que plus^a est, ce que on fait pour son amy en temps de prosperité semble plus estre flaterye que amitié, et est tele amitié si suspecte qu'il est a presumer qu'elle se face pour plus recepvoir que on ne donne, comme dessus est ailleurs^b dit. Parquoy appert, qu'elle n'est fondée en vraie amour, ne en charité. Pour ce dist bien Seneque, quant il dist que 'pouvreté est a amer pour ceste cause seulement, qu'elle fait congnoistre qui est vray amy'¹⁵², et le Poete, qui a ce propos escript que *le riche homme a amis assés, mais le povre demeure seul*. (Prov 19,4)

(186.) Et pourtant conclud bien Valere, quant il dist que « les hommes qui sont povres ou^a en adversité desirent plus la communication de leurs amis, ou pour passer legierement^b leur adverse fortune^c, ou pour estre de eulz aydéz, que ne font les riches et puissans et qui sont eslevéz en prosperité et bonnes fortunes. »¹⁵³ Et la raison y est clere, car de tant que l'omme est par l'ayde ou permission de Dieu plus eslevé en prosperité, de tant a il moins besoing d'ayde humaine. Et si advient souvent^d que l'omme se mescongnoist par^e sa prosperité en tele maniere, qu'il se^f juge non avoir besoing d'amy ; mais s'il a^g amy, il le neglige et contempne. Par quoy je puis innuer que plus se moustre l'amitié en povreté qu'en richesse.

(187.) Et ainsi semble le vouloir entendre Valere, la ou il^a dist au commencement du VII^e capitle dessus allegué, que la memoire des hommes retient trop mieulx^b les noms des amis qui ont esté en povreté ou en temps de adversité, que de ceulx qui se sont moustrés^c [fol. 40^r] amis en temps de eur et de prospere felicité^d, et de^e ce donne exemple de Sardanapallus et^f de Horrestes.¹⁵⁴

(188.) Sardanapallus, roy des Assiriens tres puissant et tres riche^a et, comme de luy escript Justin¹⁵⁵, pour la prosperité en laquele il se trouvoit, il s'adonna a voluptéz et delices et laissoit le gouvernement de son royaume en la main de ses officiers, se^b tenoit en son palais renclos^c avec ses concubines et ne se monstroit aux hommes que a grant^d difficulté. Advint ung^e jour que le prefect de^f Mede, nommé Arbacus, qui pour luy gouvernoit le royaume de Mede, desira le veoir et parler a luy et le obtint^g a si grant difficulté, que Justin dist, qu'il fut le premier au quel avoit esté ce^h permis.¹⁵⁶ Il le trouva assis au mylieu de sesⁱ femmes, et filloit a la quenouille, vestu et habillé comme elles : le visage fardé, les yeulx plains de voluptéz et paré plus mygnottement que nulles d'elles^j, et distribuoit entre les jeunes pucelles a chascune sa fusee et ainsi passoit^k son temps.

(189.) Quant Arbacus, son prefect, le vey en cest estat et^a considera que tant de royaumes, tant de provinces, tant de nobles hommes, qui journelement estoient arméz^b, combattoient pour luy, tant de puissans^c peuples qui luy obeyssoient, il fu en son courage si plain de indignation, que tele obeissance estoit rendu a homme si effeminé, qu'il s'en vint a ses compaignons, aux capitaines des gens d'armes et aux gouverneurs des pays, et leur racompta ce qu'il avoit veu. Dont tous conclurent eulz^d rebeller et eslever encontre Sardanapallus.

(190.) Ilz^a se misrent en armes pour subjuguier la^b seigneurie. Sardanapallus le sceut, mais il ensuyv^c ses œuvres feminines, car il ne couru pas aux armes, comme homme doit faire pour deffendre son royaume, mais quist lieux secretz pour soi mucher, affin qu'il ne feust ne quis^d ne trouvé par aucuns. Toutefois, des siens, il fu aucunement encouragé, tant que il alla en la bataille, en laquele il fu vaincu et par ses propres subjectz tourné en fuitte. Et se retrait en son palais, ouquel estoient toutes ses richesses, fey ung grant feu et y getta et consumma tous^e ses tresors et^f joiaulx et luy avec.

(191.) Et luy ainsi^a miserablement mort, succeda a sa seignourye Arbacus, son prefect, qui avoit esté cause de sa mort¹⁵⁷. Et depuis ne fu nouvelle ne memore de luy, ne^b encore n'est^c par escript ou autrement trouvé ung seul nom de tous ceulz qui en sa grande gloire et en sa^d prosperité le servoient et^e acompaignoient^f et usoient comme luy en sa prosperité leurs jours.

(192.) Aultrement est^a de Horrestes, qui fu filz du roy Agamenom : la royne, sa mere, fu par luy tuee. [fol. 40^v] Il en prist^b tele melancolye que il en perdi son sens. Tous ses parens et ses^c amis le habandonnerent, pour ce qu'ilz le veoient^d hors du sens et esragé^e, fors ung seul sien^f compaignon nommé Pylades, lequel^g ne pour peril, ne pour travail, ne pour quelque chose qui povoit^h avenir ne leⁱ laissa ne habandonna^j, mais en ceste^k adversité ou il le veoit, il^l l'accompaignoit et^m nourrissoit, et ainsi le continua jusques a la mort. Pour laquele œuvre d'amitié que luy fist Pylades, il est plus grant memore de son nom qu'il n'est pour cause de Agamenom son pere, qui fu grant etⁿ puissant roy.

(193.) Car, comme dist Valere, l'amitié des amis de Sardanapallus, qui n'estoit qu'en voluptéz et delices, est estainte par orde vie ; et ceste de Horestes et de Pilades son amy, par dureté et aspreté de vie, par adversitéz et angoisses et par le soulas qu'ilz ont eu l'un par l'autre en leurs dures adversitéz, reluist et replendist telement, que ancor aujourd'huy est^a louable et reluisante memore.¹⁵⁸

(194.) Mais pour ce que entre les grans biens que nous donne amitié, soy fier en son amy est l'une des fruitions d'icelle, il est expedient scavoir et congnoistre comment on se doit en son amy fier.

(195.)

Comment on se doit en^a son amy fyer.^b

(196.) Pytagoras, ancien philosophe, disoit que tele fiance doit estre entre amis, qu'ilz doivent reputer et estimer leurs corps, « leurs biens et tout leur estre tout ung, et doit estre entr'eulx tout commun »¹⁵⁹ – ce que semble assés voulloir Aristote, quant il dist que « ton amy est ung autre toy meisme. »¹⁶⁰

(197.) Par ce donques^a s'ensuyvroit^b que l'omme se doit fier en son amy comme en soy meismes. Pourtant conseille il non courroucer son amy, ou, s'on le voit courroucé ou indigné, que on ne luy di<s>e injure ne nuisantes^c paroles, comme se le feu est en une maison, tirer l'espee et ferir contre^d le feu n'est pas moyen^e pour l'extaindre. Si le dois supporter comme tu voudroies que par bonne confidence il te supportast^f en tel cas. Car le sage homme muche et cœuvre son ennemy ou celluy qu'il ne trouve point cler et entier amy^g, et ne dist ne publye qu'il^h soit son ennemy.

(198.) Pour ce veult Pitagoras que le sage homme souffre et^a endure et dissimule de son amy, car il doit dissimuler inimitié ouvertes et amitié faintes et dissimulees ; par plus forte raison donques doit dissimuler de son amy.¹⁶¹

(199.) Mais pourtant ne se fault fier en son ennemy que bien a point, car en ce est l'omme plus grandement blecé auquel on faint estre amy, quant sur celle fiance^a il se des- [fol. 41^r] cœuvre de ses affaires a cellui qui dist : 'je suy ton amy,' et il se trœuve deceu ; car soubz ce beau et honneste mot d'amitié, cellui qui se faint amy a merveilleuse occasion de nuire et de^b grever s'il^c veult. Mais a cellui que on scet estre vray amy et que on l'a par longue experience^d trouvé tel, on^e se y doit fyer^f comme on se pourroit fyer en soy meisme, car se tel ton amy perçoit^g que tu n'ayes fiance en lui, tu lui donras occasion de diminuer envers toy son amour.

(200.) Byas, l'un des sages de Grece, ce^a veult autrement, comme il est dessus^b touché, c'est assavoir que on ayme son amy si cautelement que, se le cas s'y^c adonne, on le puist^d après delaisser.¹⁶² Pour ce semble par sa dottrine que par grande cautele ou prudence on doit viser comment on se fiera en son^e ami : car se j'ay dit a mon amy mon secret et puis après il devient mon ennemy, je me suy mys en grant dangier.

(201.) Tulle semble blasmer^a ceste dottrine en son *Livre d'amitié* et dist, recitant l'opinion de Scipion en ceste matere, qu'il « n'est point de plus grant contraire a amitié, que de dire que on doyve en tele maniere amer ung homme que après on le puisse delaisser ou haÿr. »¹⁶³ Car par quel^b moyen me pourra estre amy celluy qui scaura que j'ay suspicion^c qu'il

peut estre mon^d annemy ? Ce luy sera donné occasion de non avoir fyançe en moy, car il ne pourra ymaginer que je la puisse avoir en luy.

(202.) Et pour ce Tulle s'efforce d'excuser Bias et dit qu'il « n'est a croire que Bias, qui est dit et nommé^a l'un des sages de Grece, euyt profferé tele sentence, » mais la dit estre suspeconnée et proferée « par aulcung^b melancolieux et ambicieux homme, »¹⁶⁴ qui par son ambicion vouldroit toutes choses estre faittes a son appetit et amer quant il vouldroit, et soy departir ou haÿr^c quant bon luy sembleroit et que tout allast a sa danse^d.

(203.) Alexander semble assés estre de l'opinion de Tulle, car il fut interrogué, qu'il^a luy sembloit quel^b homme on pouvoit juger sage. Il respondi : « Celluy, » dist-il, « qui croit et congnoist que s'il a esté ennemy d'altruy, il ne peut estre son amy, car il discute en soy^c et en sa pensee que il estoit ennemy, queles pensees il avoit, luy estant courrouscé a son annemy et son annemy a luy ; pourquoy juge, s'il est sage, non estre possible que jamais puist estre amitié entre eulx. »¹⁶⁵

(204.) Parquoy^a veult innuer que en ennemy reconsillé on ne se doit fier que bien a point. Pourtant s'ensuit par le contraire que l'amy qui longuement a esté^b amy^c, ne peut devenir ennemy. Et pour ce monstret que ainsi l'entendoit Alexandre, luy^d malade jusques a la mort, prist^e et bu de la main de Phylippe, son medecin, qu'il tenoit pour^f son amy, la medecine^g, combien qu'il feust adverty qu'il se gardast de luy et que on le di- [fol. 41^v] soit estre corrompu par argent que Darius, le roy de Perse, luy avoit donné, comme il est plus au long^h declairé auⁱ *Livre de magnanimité*.¹⁶⁶

(205.) Socrates est d'aultre sentence et dist en ses *Proverbes* : « Proffite^a telement a ton amy et luy soies utile en tele maniere, que tu ne te nuises ne^b te face prejudice ; et se tu as amy, use telement de luy qu'il ne te soit besoing toy ayder d'aultre. »¹⁶⁷ Mais il dist oultre : « Ne te donne, ne obliges a amy que ne^c te informes premiers comment il s'est maintenu avec aultres, car tel te sera il. »¹⁶⁸ Et puis^d s'ensuit : « Soies lent et pesant a faire amy, ne^e te haste point. Mais quant il est^f fait, demeure la et mes paine et travail de y persister. »¹⁶⁹

(206.) Par celle^a dottrine que baille Socrates semble^b que se pevent accorder les diverses^c oppinions dessus dictes de Byas et de Tulle, car Byas semble vouldoir^d parler de l'amy qui est encore a l'espreuve, comme se il vouldist dire : 'Se tu as^e ung nouvel amy, ne determine pas de tous poins toy^f fier en luy, jusques tu verras qu'il soit bien esprouvé et bien fermement ton amy, car il pouroit devenir cy-aprés ton ennemy.' Et Tulles veult entendre de l'amy ja fait et bien esprouvé, auquel a la verité on feroit injure se on se deffyoit de luy^g. Ou on^h pourroit dire que Bias parle de l'amy adulateur ou flateur, deⁱ celluy qui^j ayme d'amour pour volupté ou pour prouffit, car legierement telz amis^k deviennent ennemis, comme dessus est demoustré, et en telz ne se doit on fier, car ilz sont amis faintz et non vrais.

(207.) Pour ce dist Socrates : « Garde toy du flateur qui se dist ton amy. »¹⁷⁰ Et se tu demandes : 'A quoy le congnoisterai^a je ?' – Tu le congnoisteras a ce que ses parolles sont douces et emmellees ; et^b qui dist a tous propous 'monstre' dist bien^c. Car^d trop mieux valent les playes, c'est a dire les rudes parolles, les redargutions, les corrections^e que te fait ton ennemy, que le^s douceurs que te fait le flateur que tu dois pour vray non tenir ton amy.

(208.) A ce propos rent Esopus, le poete, une belle raison, et dist : « Nul n'est assés en^a soy pour par luy seul porter tous ses affaires, »¹⁷¹ et pour ce a besoing d'amy^b, car se quelque adversité ou dangier^c luy survenoit^d dont il ne se puist retraire^e lui meisme, son amy l'en retraira^f. Et s'il est sans amy^g ou ne se fie en^h son amy, n'est remede que il demeureⁱ en ce dangier. Pour ce est escript que^j *malheureux et maudit est celluy^k qui est seul*, c'est a dire : qui est sans amy, *car s'il tumber, il n'a <personne> qui le^l relieve*. (Sir 4,10)

(209.) Pour ce dist bien Ovide que « la vertu est rare et cleresemie qui ne se laisse gouverner par fortune »¹⁷² – c'est a dire que pou se trouvent^a d'amis qui ne soient amis selon le temps : en prosperité, en bonne fortune, en^b felicité ilz sont tant amis que tout est habandonné corps et chevance ; mais en ad- [fol. 42^r] versité nul ne se moustre. Et s'il en^c y a ung qui se moustre et tiengne^d le pié ferme, fortune se passe^e et s'en va et l'amy demeure.

(210.) Tel amy est a louer ; en tel se doit on fier. Car c'est celluy duquel^a veult [!] parler Aristote et les aultres, qui diks^ent que « mon amy est ung aultre moy meismes », comme^b nous lisons en Valere d'Alexandre et de Epestion : Quant Alexandre eut subjugué Darius et il fut entré en l'ost de ses ennemis surmontéz, prisonniers et vaincus, la mere de Darius vint a luy en^c moult grant reverence et humilité^d. Or, avoit lors^e Alexandre joint a son cousté Epestion, ung des nobles de sa compaignye et fort son amy.

(211.) La mere du roy Darius, prosternee en terre, salua^a Epestion pour Alexandre, cuidant que ce feust Alexandre, pour ce qu'elle le vey grant homme et bel, et qui bien representoit ung prince, et Alexandre estoit de petit^e stature. Après, advertie de son erreur, elle^b retourna a Alexandre honteuse et confuse, luy demandant mercy de son erreur ; Alexandre^c benignement luy respont^d : 'Dame, tu ne te dois^e doloir, n'excuser, car tu n'as point erré : Epestion, que tu as salué, c'est Alexandre.'

(212.) « O noble et sainte voix, » dist Valere, « heureuse, glorieuse et douce, et a celluy qui l'a donnee et a ceulz qui la recoipvent. Auquel des^a trois devons nous^b congratuler ? Ou a Alexandre, qui tant benignement a voulu parler, ou^c a celle dame tant desolee, qui par ce doulz confort se resjouyst^d, ou a Epestion, qui a de luy ces paroles ouy, par lesqueles Alexandre – prince de tel courage qu'il^e a tout le monde embracé et subjugué – ou par espoir, ou par victoire – le fait non pas pareil a luy, mais le dit estre luy meisme ? »¹⁷³

(213.) Bien est a ymaginer que rien n'avoit Alexandre si secret ne si pesant qu'il^a ne l'euyst bien commis a la foy et loyauté de tel amy ; et aussi n'estoit chose faisable a homme, que tel amy n'euyst fait pour Alexandre^b, par quoy appert que en celluy, qui par longue experience est^c trouvé ung vray amy, on se y peut fier comme en soy meisme. Mais sage se moustre celui qui premier l'experimente, selon la dottrine de Seneque dessus alleguee, qui dist : « Delibere de tous tes affaires feablement^d avec ton amy, mais delibere de luy premiers. »¹⁷⁴

(214.) Assés avons parlé d'amitié et d'amis et de^a la maniere de les aquerir, les esprouver et retenir, et de la fiance qu'on doit avoir en eulx ; mais assés n'est dit de la constance qui doit estre en amy. Si semble convenable chose en toucher plus avant, car pour neant seroit amy acquis, s'il ne perseveroit constamment en amitié^b.

(215.)

De la constance qui doit estre en amy^(a).

[fol. 42^v]

(216.) De la constance que doit avoir amy parle Periandrus, l'un des sept sages de Grece, et dist^a que « la constance de le amy^b doit estre tele, qu'il^c demeure ferme et entier sans varier, aussi bien a l'eureux que au malheureux amy, »¹⁷⁵ combien que Theofrastus semble vouloir que on^d doit plus tost secourir au maleureux ou mal fortuné que a l'eureux, car il dist: « Se tu es appelé a l'ayde de ton amy eureux et bien^e fortuné, tu ne le dois laisser, mais dois^f aller au secours et ayde de ton amy mal fortuné ou qui est en adversité, sans attendre qu'on te appelle, »¹⁷⁶ comme firent les amis <de> Job, qui, sans estre appelléz, le allerent visiter et consoler (Job 2,11).

(217.) Pour^a ce est escript en *Ecclesiastique*^b: *Soies feable a ton amy et le posside en povreté et ne te resjouys pas tant de sa richesse que tu le doyes habandonner en sa necessité, mais demeure avec luy en temps de^c tribulation plus tost que de^d sa prosperité, affin qu'il ne semble que tu veulles heriter en ses biens. (Sir 42,3)*¹⁷⁷ C'est a dire que tu ne le dois point^e amer pour le sien ne pour sa prosperité, mais pour seule amour^f que tu as en^g luy.

(218.) Car comme dist Aristote ou VIII^e de *Ethique*: « L'amitié qui vient pour prouffit ou qui se fonde sur prouffit se dissolde^a et default^b quant le proffit se^c pert, » comme dessus^d est allegué, « mais la vraie amitié qui est^e ferme et permanente est ceste, qui ne regarde ne prouffit ne dommage, fors seulement la benivolence que l'amy a de soy meisme a son amy ; et ceste amitié est l'amitié des bons, permanente et inviolable. »¹⁷⁸

(219.) Pour ce dist Tulle en son *Livre des Offices* ou premier, qu'il « n'est pas a juger que benivolence soit es amitié^a des adolescens et josnes gens, qui ayment^b par une ardeur d'amour indiscretement fondee, »¹⁷⁹ ou en volupté ou en prouffyt, mais on doit juger vraye amitié estre en ceulx qui s'entrayment^c d'une liberalité d'amour pour les vertus et biens que on voit estre en celluy que on ayme. Car s'elle est fondee en utilité ou volupté, elle se partira avec la volupté et quant le prouffit cessera ; ainsi tele amitié n'est permanente et par consequent n'y peut estre constance.

(220.) Mais le vray amy, comme dist le livre *Ecclesiastique*^a, *qui demeure et^b persiste en temps de tribulation ferme et constant* (Sir 6,14), celluy devons nous equiparer a nous meismes, faire pareil a nous meismes, amer comme^c nous meismes, car c'est celluy qui est <un> autre^d nous-meismes.

(221.) Bien le moustre Blossius, comme le recite Valere en son III^e livre ou titre d'amitié¹⁸⁰, et dist que Graccus fu trouvé conspirateur contre la chose publique de Romme et eust^a compaignon consentant^b a^c son malefice [fol. 43^r] ung sien amy nommé Blossius. La chose découverte, Graccus fu pris et comme criminel^d fu jugé et mis au desrenier supplice et privé de l'onneur^e de sepulture ; et pour l'exécrabilité de son meffait, il ne fu pas souffert avoir sepulture comme on le^f tolleroit d'autres pluseurs. Mais pour tant ne fu il pas privé de l'amitié de son amy : car après qu'il fu executé et mort, le senat ordonna et commanda que partout ou que on^g trouveroit^h des complices de Graccus, ilzⁱ fussent executéz et que justice en feust faite.

(222.) Blossius, sachant cest edit et^a soy sentant coupable, avisa^b qu'il avoit a Romme ung notable^c et sage des senateurs, nommé Lelius, par le conseil duquel communement les consulz procedoient en pesans affaires et^d en difficiles materes. Si se pensa Blossius que par

son auctorité et^e faveur, il pourroit eschaper le^f danger ou il estoit. Il vint vers luy, se^g recommanda en^h sa grace, en luy priant qu'il eust pitié de luy, et se excusoit qu'il avoit consenti avec Gracus pour la grantⁱ familiarité et amour qui estoit entre eulz II.

(223.) Lelius luy demanda : 'Et se Graccus te eust commandé de boutter^a le feu ou temple de Jupiter^b, l'euyse^c tu fait par la grande familiarité et amitié^d dont tu te ventes ?' Blossius respondi : 'Jamais Graccus n'euyt commandé si villain fait.' Quant Lelius vit que Blossius persistoit en l'amour de Gracus, lequel il excusoit qu'il n'euyt point voulu commander villain^e fait et qu'il [= bien qu'il] apparoit par sa conspiration qu'il estoit homme adonné a mal, et touteffois Blossius l'excusoit, <ce> qui^f n'estoit pas licite, car mesfaieteur^g condempné ne se doit excuser, car ce seroit tacitement impugné le jugement, si^h luy sembla que Blossius persistoit trop en ceste amitiéⁱ.

(224.) Pour ce de rechief luy demanda : 'Mais respons,' dist-il, 'a ma demande : se Gracus,' dist-il^a, 't'eust commandé^b de^c mettre le feu ou temple de^d Jupiter, luy eusses tu mis ?' Blossius^e, ardant en l'amour de son amy, qui par la mort n'estoit oublié, respondi en constant et ferme courage^f : 'Se^g j'eusse sceu que ce^h eust esté chose agreable a Graccus, je l'euisse fait.' Quant Lelius ouy ceste responce, il le fist condempner et mettre a mort comme son amy et son compaignon queⁱ Graccus avoit esté.

(225.) Icy fait Valere une belle insinuation d'amitié et dist^a et demande : « Se Blossius se feust tenu a sa premiere responce, de quoy l'euyt on sceu accuser ne^b charger ? » Mais affin qu'il ne feist prejudice a l'integrité d'amitié et que memore ne feust de luy qu'il eust par sa negation rompu amitié, [fol. 43^v] il ne voulu^c dissimuler ne mentir ; et ama mieulx eslire la mort en constance d'amitié, que vivre en note^d d'avoir fleschy en l'amour de son amy. Par quoy fault conclure qu'il^e se moustra^f vray amy, mais indiscret et non sage.

(226.) Plus discretz pourroient estre jugez les deux aultres amis d'icelluy^a Gracus, c'est assavoir Pomponius^b et Lectorius, lesquelz, après que la conspiration de Graccus fu découverte et que on le queroit pour prendre^c et punir, vindrent pour le saulver :¹⁸¹ l'un d'eulx si longuement combatty en gardant une porte, que les ennemis ne peurent passer que sur luy et jusques il fu mort, car luy vif, n'eurent point de passage ; et le temps pendant qu'il combattoit, Graccus^d se saulva.

(227.) Avec Graccus estoit l'auttre de ses amis : ilz furent poursuis jusques sur le pont du Tybre^a. La fist l'amy Graccus^b passer^c le pont au dit Graccus^d et combatti^e en gardant le pont tant que Graccus fu saulvé. Puis, quant il vey la puissance si grande sur luy qu'il ne pavoit resister, luy meisme se frappa de son espee parmy le corps et en ce point sailly en la riviere, affin que ses ennemis n'eussent l'onneur de le tuer. Desquelz deulx j'ay parlé^f au livre de magnanimité^g et lesquelz je recite avec Blossius pour moustrer la constance de leur vraye amitié.

(228.) Icy fait Valere une grande exclamation, et dist : « O que bons pavoient estre, que de biens pavoient avoir ces nobles chevalliers, amis^a de Gracus, s'ilz eussent sievy le chemin de leurs parens, comme de Scipion l'Affrican, qui estoit leur grant pere. Ilz euyssent eu honneur et gloire avec leurs aultres amis. Mais que leur pavoit prouffiter suy<vi>r la furieuse entreprinse de Graccus ? »¹⁸² Certes riens que confusion, mais ilz^b furent ad ce meuz pour moustrer la constance qui doit estre en amy. Et pour donner exemple^c que s'ilz estoient

fermes et resolu pour leur^d amy en son adversité, plus fermes luy peussent avoir^e esté en sa prosperité.

(229.) D'aultres exemples assés en pourroit on raconter, mais pour ce qu'ilz sont tres notoires, tant par Valere que par aultres, je m'en deporteray a tant, pour cause de briefveté^a ; et aussi que a la verité on pourroit arguer selon nostre foy cristienne que teles œuvres, comme soy tuer ou faire tuer pour vaine gloire et^b pour estre renommé d'avoir esté^c bon amy, n'est pas vertu, mais pure follye et chose^d plus a blamer que a loer. Mais les hommes de lors le^e cuidoient estre vertu, pour ce que de leurs faiz ne queroient pour toute gloire, fors la louenge des hommes.

(230.) Icy se peut mieulz [fol. 44^r] alleguer l'amitié de Jonathas, filz du roy Saul, a David, comme le premier *Livre des Roys* le tesmogne^a, disant que^b Jonathas *amoit^c David comme son ame* (1 Sam 18,1) ; lequel ne doubta l'indignation de Saul son pere, ennemy de David, pour preserver David son amy, et se mist en peril de morir de la main de son propre pere, qui prist^d sa lance pour tuer David, auquel Jonathas reveloit secretement toutes les malicieuses entreprinses que faisoit son pere pour tuer David^e, car David estoit homme vertueux et innocent, et Saul, le pere Jonathas, estoit pervers et mauvais.

(231.) Et quant David sceut la mort de Jonathas, son amy, il^a fist moult grande^b lamentation, disant : *J'ay douleur sur toy, mon frere Jonathas, trop gratieux et plus amyable que amour de femmes : ainsi comme une mere ayme son seul filz, ainsi je t'ayme.* (2 Sam 1,26) Ceste amitié estoit fondee en vraye vertu et chose louable.

(232.) Après que David fu constitué roy, il envoya querir Misiboseth^a, qui estoit si fleble^b que il ne se pavoit soustenir sur^c ses piéz, lequel estoit filz de Jonathas son amy, et le mist avec luy en grant honneur tant qu'il seoit^d continuelement a sa table (2 Sam 9,6–13). Quant David s'enfuy pour la persecution de son propre filz^e Absalon, ung nommé Athay^f l'accompagna, fuyant^g a pié après luy ; et quant David le conseilloit qu'il s'en retournast, car avec luy ne pourroit avoir que tribulation, il respondi en^h jurant, quelqueⁱ lieu que David yroit, feust a la mort ou a la vie, il yroit avec luy (2 Sam 15,21).

(233.) Ainsi fist la vaillant^e femme Ruth a Noemy, de laquele nous avons dessus parlé.¹⁸³ Telz amis ainsi constans sont ceulx desquelz veult parler Peryander ou Peryandrus^a, le philosophe^b, dont il est escript ou *Livre des bourdes ou^c devises des philosophes*, et fu ung des sept sages de Grece, et dist : « Soyés, » dist-il^d, « tout ung sans varier a ton amy bien fortuné et a ton amy^e malfortuné. »¹⁸⁴

(234.) Et rent Aristote la raison pourquoy ainsi le^a doit faire, car comme dessus est moustré, on ne peut juger amy celluy qui^b n'ayme qu'en temps de prosperité, car son amour tent a prouffyt, laquele se^c dissoult et pert quant le gaing ou^d prouffit cesse, comme dessus est allegué. Mais l'amour qui est ou courage de l'omme^e vertueux, il ne regarde ne prouffit ne dommage, fors seulement a l'affaire de son amy, qui en^f adversité et prosperité luy est tout ung.

(235.) Aultrement est des^a faintz amis, car^b comme Aristote dist ou VIII^e de *Ethicques* ou V^e chapitle^c : « Telz amis faintz, ils^d n'ont en eulz ne fermeté ne stabilité ; et pour ce il fault qu'ilz soient a leurs amis paraulz^e comme ilz^f sont a eulz meismes. »¹⁸⁵ Et pourtant, se ilz [fol. 44^v] sont inconstans a^g leurs faitz, aussi sont ilzⁱ a leurs amis.

(236.) Pour^a ce dist l'*Ecclesiastique* : *Se ton amy demeure ferme et estable avec toy, il sera comme pareil a toy : en luy te dois fier, car il te sera loyal en tes privéz affaires* (Sir 6,1). Et dist oultre au XXII^e chapitle : *S'il^b avient que a la fois tu t'esmeuves contre ton amy, et feust jusques au couteau traire, ne te desespere pour tant^c de son amitié : c'est entree pour toy^d permaintenir en son amitié quant le couroux n'en^e sera permanent, car tu dois possider sa foy avec luy.* (Sir 22,21–22) C'est a dire que tu dois avoir telle fiance en luy, que pour ung legier couroux il ne se departira de ton amitié.

(237.) Et quant il percepvera^a que tu as tele fiance en sa bonté, tu le fermeras en toy et te^b demourra ferme et constant amy. Mais tu ne le dois pas seulement possider en richesse ou en prosperité, car tu dois autant estimer la foy et la loyauté de ton povre amy que du riche, et ne dois pas regarder a sa prosperité ou adversité, mais a la^c loyauté et a la bonté^d de sa bonne foy et loyal^e amour et te dois resjoyr de son bien et estre desplaisant de son mal.

(238.) Par telz moiens se conferme amitié et demeurent amis constans, fermes et^a estables et perseverans. Mais, comme dist Tulle ou V^e livre^b de sa *Rethorique*^c : « Qui^d se fonde amy seulement sur la felicité ou^e bonne fortune d'aultruy, tele amitié perist avec la fortune. »¹⁸⁶ Pour ce dist Ovide en son livre premier des *Choses tristes* : « Tant longuement que tu seras eueux, tu auras amis innumerables. Mais se adversité te vient, tu te trouveras tout seul, » comme dessus est allegué. Pourtant conclud en sa III^e *Epistle*, que « la constance du vray amy n'est jamais trouvee ferme, sy non en temps d'adversité, »¹⁸⁷ et rent la^f raison, car fortune est toute inconstante. Celluy donques ne peut estre constant, qui se conduit selon fortune.

(239.) Il blasme tele inconstance qui procede de l'amour fondee sur fortune ou *Livre de Pontho* et dist que « laide chose est non donner ayde^a a son amy en^b adversité, mais plus laide^c laisser son amy et l'abandonner es mains de fortune. Et encore plus lait et plus deshonneste est le mescongnoistre ou denyer^d qu'il soit ou ait esté amy, pour ce que on^e voit qu'il est povre et malheureux. »¹⁸⁸ Car adont est ce qu'on doit avoir^f pitié^g de luy et luy moustrer toute amitié.

(240.) En ce se moustre la constance de vraye amour, car, comme dist Marcial le Queu ou livre^a *Undique sumpto*^b : « Vraye et ardante^c amour de amy ne se scet departir de son amy, car elle ne se peult rompre ne desjoindre pour^d peril, ne pour^e adversité. »¹⁸⁹ [fol. 45^r]

(241.) Mais se^a ceulz ycy^b sont a blamer qui habandonnent leur amy, encore sont plus a reprendre ceulx, qui sans cause et raison quierent occasion d'eulx departir de leur amy, desquelz est escript es *Proverbes*^c *Salomon* que *ceulx qui se veulent partir^d de leurs amis, s'ilz^e n'ont cause raisonnable, se y quierent-ilz^f occasion.* (Prov. 18,1) En ce faisant, ilz denaturent amour, ilz confondent amitié et destruisent toute benivolence, car ilz^g ne ont felicité de leur amy, ne leur amy d'eulx, duquel ilz se departent.

(242.) Et se ilz ont bonne fortune, homme n'en a joye que eulx, qui est pou, car la joye qui reside en homme seul et a laquele aultruy ne participe n'est pas joye entiere, car la delectacion que je prens en mon amy et en sa prosperité et en son bien et honeur m'est felicité^a et joye ; et que mon amy prent pareillement en moy. De laquele se prive celluy, qui se depart de son amy ; et se adversité survient, mon amy^b me ayde a la porter et moy la sienne.

(243.) Ainsi nous supportons^a l'un l'autre, consolons^b et aidons a porter les fais de l'un^c l'autre, qui est confort et soulas en adversité, dont se prive celluy qui abandonne son amy et s'en depart. Pour ce est l'omme mal advisé, qui du bien d'amour et d'amitié se prive, car vivre sans amitié est plus umbre de mort que vie, car se n'est que tristresse^d et melancolie.

(244.) Mais amitié resjoyst le ceur de l'omme et le fait vivre en joye et leessee^a : s'il est en peril, amitié le relieve ; elle supporte les charges de son amy, elle adoucist ce qu'est^b plain de amertume^c, elle allevie^d labour et paine, elle remest tristresse^e en joye, durté en douceur et langedeur en santé. A elle suivre et garder nous enhortent les choses natureles, car nous voyons que les elemens sont conjointz ensemble par ung lyen d'amitié, par lequel ilz sont conservéz ensemble, se multiplient, donnent generation et croissance aux hommes, aux^f bestes, aux oyseaux, aux^g poissons, aux arbres et^h fruis, auxⁱ herbes et a toutes choses créées – lesquelles toutes deffaulroient et periroient se ceste amitié^j des elemens, dont nous sommes composés et vivons, se derompoit.

(245.) Mais trop plus grant chose diray je, car amitié a fait Dieu estre homme et deifier l'omme en^a ce qu'il a pris corps humain et sans changement de sa divine majesté est fait homme et Dieu ensemble nez et filz de sa^b fille, qui est la vierge Marie, qui^c pour amitié et pour l'amour de nous et^d de la richesse du ciel est descendu en la povreté du monde, et sans prejudice de sa divine immortalité s'est soumis a la mort.

(246.) Si le [fol. 45^v] devons dont sur toutes chouses amer et nostre ame mettre pour luy et habandonner nostre vie, comme il a fait pour nous, non autrement que par force d'amour. Et ne nous soit dur habandonner nostre vie pour luy, nostre Createur et Redempteur, car nous voyons que^a les hommes pour l'amour qu'ilz ont l'un a l'autre perseverent en tele constance en l'amour de leur amy, qu'ilz habandonnent leur vie pour non rompre leur amitié.

(247.) Dont Valere nous donne moult bel exemple en son III^e livre au title de constance,¹⁹⁰ et dist que ung riche chevalier et capitaine soubz Cesar mena moult longuement moult^a forte et dure guerre contre Anthoine, que aulcuns nomment «le Tyrant». Et comme il advient souvent par fortune de guerre, ce vaillant chevallier de Cesar fu surpris par ses annemis et fu mené prisonnier a^b Alexandrie devers^c Anthoine «le Tirant», son ennemy. Anthoine luy demanda «ce» qu'il luy sembloit luy^d meismes que on devoit faire de luy.

(248.) Il respondi en ferme constance, sans varier : « Fay moy, » dist-il, « trancher la teste. Car par grace ne pour biens que tu me puisses faire, ne pour tourment que tu me faces porter, tu ne me pourras ad ce mener que je me depparte de l'amitié de Cesar, ne que je puisse estre ton chevalier ne ton amy. » Anthoine^a, voiant la constance et loyauté de ce noble chevalier, de tant qu'il le vey^b plus^c constant, de tant fu plus enclin a luy donner la vie. Et ainsi, pour la grande^d loyauté d'amitié qu'il vit en luy, le delivra en louant sa vertu et sa noble constance.

(249.) Pour ce conclud bien Boece, quand^a il dist au second *Livre de consolation* ou^b XV^e chapitle, quy est la VIII^e prose, que « fortune aspre et horrible declare et descœuvre qui sont les vrais amis. Et n'est pas chose pou a^c estimer que par elle on peut congnoistre qui est vray amy ou faint amy. Et considere toy, homme, » dist-il^d, « quant tu es en adversité, pour quel pris tu eusses voulu acheter ce secret quant tu estoyes en prosperité et que tu eusses peu

des lors congnoistre qui estoient tes vrais amis : pour aur [= or] ne pour argent tu ne l'eusses sceu congnoistre, et fortune le te^e fait congnoistre sans que rien te couste.

(250.) Car quant elle t'est^a prospere, elle te donne des amis ; et quant elle se part de toy, elle te oste les amis qu'elle t'avoit donné^b, et par adversité qu'elle t'envoie^c, elle te laisse cilz qui^d sont tes vrais amis et^e reprent ceulx qui sont siens, qui te estoient venus^f avec elle en temps de ta felicité. Et pour ce laisses^g a acquerir richesses mondaines et les biens que fortune te peut donner, et quiers vrais et seurs amis. Et se tu les trœu- [fol. 46^r] ves, tu as tresor plus precieux que se tu avois toutes les richesses du monde^h. Mais queⁱ plus est : par ce tresor que tu as, qui sont vrais amis, tu peut suppediter fortune et acquerir^j tous les royaumes, richesses et biens qui sont au monde, car tu auras les personnes de tes amis et leur chevance, pour ce qu'ilz seront tous et chascun d'eulx un aultre toy et voudront ce que tu desireras^k et feront ce que tu voudras. »¹⁹¹

(251.) A ce propos, pour conclusion et resolution de vraie et constante amitié, est ung sage metrificateur, qui en deux metres de peu de motz et grande substance dist^a ce dont l'effect se peut contenir es vers qui^b s'ensuivent : « Se tu ne reputes toy estre moy meismes, qui m'aimes, et que moy soyes toy meismes, tu ne pourras estre moy. »¹⁹²

(252.) Ce se^a peut doncques par la grace de Dieu entendre aulcunement^b qu'est amour, amitié^c et amys, mais pour ce que tres sovent plusieurs cuident avoir perdu l'amitié et^d benivolence de leurs amis quant ilz ne les voient a l'eul [= œil], ycy^e semble assés couvenable scavoir comment on se doit avoir^f et maintenir en l'absence^g de son amy.

(253.)

Comment on se doit maintenir en l'absence de^(a) son amy.

(254.) Franchisque Petrache ou III^e livre des *Remedes des fortunes*^a fait une exclamation que fait Orace en appellant Virgile, son amy, absent de luy, et dist : « Mon amy est absent de moy, mon amy, la^b moitié de mon ame^c. » Raison respont : « S'il est ton amy, non naturellement ; »¹⁹³ c'est a dire, non de soy meismes, ne pour ses vertus, ne pour les tiennes^d, mais tu le possidoies civilement tant seulement, c'est assavoir pour les biens qu'il avoit de toy. S'il est absent, qu'as tu perdu ?

(255.) Et s'il est ton vray amy, que nuyt a^a amitié son absence ? Car s'il est ton vray amy^b, tu es tousjours en son ceur et il est au tien voise [!] arresté ; tu es tousjours avec luy, il est tousjours present en ton courage. Tu parles a luy, il parle^c a toy, car il est en toy et tu es en luy^d ; mais que^e plus est : souvent il confere avec toy en ta pensee, en ton entendement des choses joyeuses^f, plaisantes et vertueuses, <ce> qu'il ne feroit pas, s'il t'estoit^g present.

(256.) Car plusieurs choses te viennent au devant de ses vertus et des biens qui sont en luy, dont tu as joye quant tu y penses – auxqueles^a tu ne penseroies pas, s'il estoit en ta presence. Car se aultre chose ne te delitte que le veoir, briefve seroit^b la delectation de l'amour de toy et de luy, et ne aroit pas^c vostre amitié longue duree, car elle ne dureroit que autant que vous vous verriez^d l'un l'aultre. »

(257.) Mais tu me diras : « Certes, quelque chose qu'on^a dye, l'absence de mon [fol. 46^v] amy me travaille et m'est trop grieve. » Raison respont : « Je te confesse que tele amour, par laquelle tu es travaillé par l'absence de ton amy, est assés^b commune et moult de gens ainsi ayment. Mais c'est amour de femme ou de ceulx qu'ilz^c ayment^d comme les femmes ; qui

n'est que amour de l'eul [= œil] et n'est pas l'amour vertueuse, qui doit resider au ceur. Car ceste amour de l'eul ne a delectation que es sens humains et est proprement ceste que nous disons amour voluptueuse, qui plus consiste en volupté que en vertu. Mais qui^e ayme d'amour vertueuse, qui reside au ceur de l'omme, il voit son amy absent, il parle a luy absent, rien ne luy grieve son^f absence, car s'il^g est absent^h du corps, il est present en la pensee et ou courage de son amy.

(258.) Pour ce disoit Cicero, estant a Romme, en l'espistle qu'il escripvoit^a a son frere qui^b gouvernoit le pays d'Asye : 'Quant je lis,' dist-il, 'les lettres que tu me rescrips^c, je te ouys parler ; quant je te rescrips^d, je parle a toy. Et pour ce veulles telement excerser la charge et la commission qui t'est baillee, que ce soit au bien de la chose publique et a ton honneur, car en tous tes faiz et tes ditz, ta fraternele presence est en^e mon ceur et en^f ma pensee.'¹⁹⁴

(259.) Come Epicurus, luy^a absent d'Athenes, escripvoit a son amy resident a Athenes : 'Fais,' disoit il, 'telement tous tes fais, comme se Epicurus les^b veoit.' C'est a dire, tu ne fais^c rien qu'il ne me semble que je ne^d voye, car en mon ceur et en^e ma pensee tu me es tousjours present. Pareillement Seneque, estant en la campagne de Romme, escripvit^f une lettre^g a son disciple Lucille qui lors estoit en Cicille, contenant : 'Estudie avec moy, souppe avec moy, deambule^h avec moy ; arguons et conferons ensemble.'¹⁹⁵ Lesqueles choses il ne pouvoit faire, luy absent, sinon en son courage et en pensant a son amy, le reputant estre present.

(260.) Tele amitié ne a besoing d'eul, ne d'oreille^a, ne de piéz, ne de mains, car elle reside ou^b ceur ; et en^c est la delectation ou ceur, non pas es sens corporeulx de la char, mais en la vertu, en la memore, en l'entendement de l'ame. » « Derechief, » tu repliqueras, « s'ecluse^d la delectacion que j'ay a veoir mon amy, si me donne son absence douleur a l'eul et tristresse. »

(261.) Rayson respont : « Je ne puis nyer que l'absence de ton amy ne oste aucune chose a l'eul, mais elle ne oste riens au ceur, ne au courage, ne meismes a l'eul, comme dessus est dit, se l'amitié est vraie. Car comme il est dit cy devant, l'amour est si fischee au ceur de ton amy que^a tout ce qu'il peut faire est^b en ton couraige si present que tu le representes^c [fol. 47^r] a tes yeulx, comme se personnellement tu le veoyes – comme Cicero raconte en une epistle, qu'il veoit en sa presence a Romme ung^d chevalier nommé Balbus^e, son amy, qui pour lors^f estoit en France, en la guerre avec Cesar. »

(262.) « Voire, » me diras tu, « rien^a ne me satisfait, car mon amy est absent et ne le puis veoir. » Raison respont : « Aucunefois on ne^b congnoist point son amy, s'il n'est absent ; car tu dois congnoistre qu'il est ainsy d'amour et amitié^c que aultres^d choses ; par exemples^e je le te moustre : par grande habondance de une viande longuement continuee le goust s'en hode et s'en annoye^f ; mais la rareté et le pou la^g fait de bon goust et appetissant.

(263.) Et se tu me dis que grant bien est et grant plaisir que amis soient tousjours ensemble : se tele volupté est en la presence des amis, pourquoy ne sera elle pareille en l'absence^a, quant la recordation de ton amy est en ta pensee, par la vertueuse amour dont tu l'aymes ? Laquele vertu ne seuffre ne peut souffrir detrimment ne prejudice pour^b l'absence de l'amy^c, car se tu l'aymes mains en son absence qu'en sa presence, c'est amour fainte et^d non entiere. Ne te laisse pas donques^e succumber ne verser, mais demeure^f droit et ferme et embrace ton amy du ceur et de la pensee. Et se tu l'aymes de vraye amour, absence^g ne le te osterá

ne meismes la^h mort. » « Comment, » diras tu, « se peut il faire que la mort ne m'oste mon amy ? »

(264.)

Comment amitié ne se pert par la mort.

(265.) Se tu desires scavoit comment par mort tu ne peus perdre ton amy, Francois Petrarque^{a, 196} dessus allegué, le te apprend et dist : « Se tu as amé ton amy comme amer le devoyes, tu as amé sa vertu, laquelle ne peut mourir : pourtant dont^b par sa mort tu n'as rien perdu. Car pour ce dist on vraye amour^c immortele, pour ce qu'elle consiste a aymer la vertu de l'omme et non pas seulement la char^d. Ceste vraye amour, par laquelle les hommes vertueux ayment^e l'un l'autre est tele, pour ce qu'elle est fondee en vertu, que discorde et^f dissention ne la peut vaincre, ne meisme la mort, qui^g n'a pouvoir contre vertu^h. Ainsi vertu vainc tout et siⁱ ne peut estre vaincue. »

(266.) Mais pour vray diras tu : « La mort me a osté mon amy, car il est mort. » Raison respont : « La mort te peut avoir osté le corps de ton amy, mais elle ne t'a osté ne ton amitié, ne ton amy^a. Car il est des choses qui ne sont sujettes ne a mort, ne a fortune, mais seulement a vertu ; laquelle^b entre toutes^c choses humaines est^d ceste, qui souverainement est franche et qui tient en liberté tout ce qui depent d'elle. Se donques amour et amitié procedent de vertu, comme dessus est clerement mou- [fol. 47^v] stré^e, elle est en tele liberté, que mort ne fortune ne ont sur elle pouvoir. Pour ce est ce que vray amy ayme^f son amy mort et vif ; et ne seroit pas^g amitié de tel et si grant pris^h qu'elle est, s'elle se pouvoit siⁱ legierement perdre, que par fortune ou par la mort. »

(267.) Or, me pourras tu dire, que combien que après la mort tu gardes^a a ton amy ton amitié^b et que tu luy demeures amy, toutefois il est mort, ainsi es^c sans amy. Raison respond : « Se tu honneures amitié comme tu dois, et la gardes en son integrité, ne les vielz amis ne te faillent, ne tu ne peus faillir d'en avoir des nouveaux, car journelement te peult^d survenir ung estrangier que tu ne vis onques ; te survendra^e en ton hostel, tu le recoips benignement, tu luy fais courtoisie, honneur et amitié : ce sont principes de l'avoir pour amy, ce sont signes d'amour dont procede amityé^f.

(268.) Tu ne peus donques arguer que tu soies sans amy, ne privé d'amitié de aultrui, car meismes amitié peus tu acquerir a tes ennemis. Pour ce est la commune oppinion que la chose qui plus reconsilla en amitié Cesar Auguste au roy Herode fu, pour ce que Cesar et Herode^a estoient ensemble bons amis. Mais Herode avoit ung anemy^b, qui estoit grant amy de Cesar, et pour l'amour de lui Cesar se departy de l'amitié^c de Herode et devint son ennemy – pourquoy Herode, congnoissant le courage de Cesar, le tint pour son tresgrant ennemy. Mais quant il considera l'integrité et constance de l'amitié de Cesar, qui voulu demorer en l'amitié de son plus grant amy, il se reconsilla a lui et voulu ravoit et recouvrer son amitié et le juga digne d'estre amé. Car la vertu d'amitié est si grande et tele est la beaulté d'elle^d, que l'ennemy meisme prent plaisir quant il voit son ennemy par force de loial amour hayr^e ce qu'il ayme ou amer ce qu'il hait^f. »

(269.) Ancor te plainderas tu et diras : « Voire las^a, mais mon amy qui m'estoit si bon, si loyal, si entier, est^b mort. » Raison te^c respont : « S'il estoit tel que tu^d baptises, tu le dois ensepvelir en ton ceur et en ta memore, affin qu'il ne soit pas tout mort et que a la^e fois,

occultement et a part, tu parles avec luy, et que ainsi, par la memore que tu aras de luy, il soit souvent avec toy. Et se tu l'as perdu aultrement que par la mort, tu n'as point perdu d'amy, mais tu as perdu ung homme lequel tu cuidoies par faulse opinion estre ton amy ; ainsi tu n'as rien perdu d'amitié, mais tu as perdu une folle ou faulse opinion de amitié. Parquoy appert que la mort n'oste point l'amy.

(270.) Nous en avons exemple de Tulle Cicero, [fol. 48^r] qui reconforte et console ung nommé Lelyon de la mort de Scipion, pour ce que ce^a Lelion estoit grant amy de Scipion, et l'exorte^b que la memore de Scipion vive en luy. Car la fame et la renommee de l'amy ne se peut extaindre, et si n'est puissance humaine^c, ne^d meismes de fortune, qui nous puist tollir la memore et recordation de nostre amy.

(271.) Qui est ce qui nous defent que saint Pol ne vive en nostre entendement ? Lis ses epistles : il te semblera que tu le voies preschier. Qui est ce qui fera^a mors en nos ceurs^b saint Augustin, saint Gregore, saint Jerosme et^c saint Ambrose et les aultres saintz docteurs, qui par leurs escriptures ilz ne^d nous enseignent, ilz ne^e nous endottrinent ? En lisant leurs euvres ilz nous sont presens.

(272.) Qui est ce qui nous tolra la memore de^a nostre doux ami^b Jhesucrist, pendant en la croix, quant nous voyons son ymage du crucefix ? Ne nous semble il pas que nous le voyons sur le mont^c de calvare, pendant en la croix tout nu, blecé et engellé de froit pour nous ?

(273.) Quant tu vois en escript les coups d'espees, les lances rompues, hommes et chevaux portez^a par terre, ne te semble il pas que tu voyes Hector combattre devant Troyes ? Quant tu vois batailles ordonnees, gens d'armes en obeyssance et en discipline^b militaire, ne te semble il pas^c que tu voies Cesar^d conduisant son armee et ses legions – et ainsi de semblables ?

(274.) Se tu n'as tous ceulz que je te allegue^a ne veuz, ne congneuz, et ilz vivent en ta memore pour la recordation que tu vois et que tu as de leurs vertus et de leurs fais, comment te pourra partir de la^b memore ton amy, que tu as veu, que tu as experimenté, que tu as trouvé si bon que tu regretes sa mort ou^c son absence ? Tu te dois donques^d resouldre avec Seneque en une sienne *Epistole*, qui dist : «La cogitation et pensee de mes amis mors me est douce et aimable^e. Je les ay euz^f comme celluy qui les pavoit perdre ; je les ay perdus^g comme celluy qui tousjours les aye^h et posside.»¹⁹⁷ »

(275.) Or, avons dont de^a la tierce fille de justice, qui est amitié, dont elle vient, comment on le [!] acquiert, en quoy elle consiste, comment on^b la doit maintenir et garder et de la confidence des amis, de^c leur constance et^d inconstance, et de la^e douleur ou joye que l'en doit avoir de l'absence ou mort de son amy. Mais nous ne avons point parlé de l'amitié qui doit estre entre toutes la plus commune et qui est la plus honeste^f de toutes, c'est assavoir du mary a la femme et de la femme a son^g mary. Sy en dirons seulement ce que Valere en recite.

(276.)

De l'amour de la femme au mary et du mari a la femme.

[fol. 48^v]

(277.) Valere dist que honte ou^a vergongne procede et vient d'amour honeste, car qui ayme aultruy d'amour honeste, pour^b la vertu d'amitié il doubte de faire chose qui^c soit malfaitte

ou qui^d soit deshoneste et^e reprocable^f ; et s'il le fait, il en a honte et vergongne. Et pour ce que entre toutes manieres d'amour et d'amitié^g l'amour des mariéz^h, c'est a dire de femme et de mary, est tres honeste, mais «non pas (?)» la plus honeste, Valere veult innuer que l'amitié de femme a mary et de mary a femme est plus vehemente, plus forte et plus ardent que nulle aultre amour ou amitié.¹⁹⁸ Et de la aussi procede plus grande vergongne et plus grande infamie se faulte ou mal y est commis. Et pour moustrer la violence^j, ardeur et force d'amour^k qui est es^l mariéz, il recite exemples, lesquelz, combien qu'ilz soient durs, mais terribles a ensievyr, ilz semblent touteffois bons et prouffitables a scavoit et^m ouyr.

(278.) Premier, il allegue de Tyberius Graccus, Romain, qui vit en son hostel a Romme deux grans serpens, masle et femelle, tenir leur residence et mansion :¹⁹⁹ ce luy sembla quelque presage^a et voulu^b scavoit que ce voudroit signifier. Il^c conseilla sur ce^d les sages, comme estoient les enchanteurs et divinateurs^e, lesquelz luy declarerent que ces deux serpens signifioient la mort de luy ou de sa femme ou de tous deux^f, en tele maniere que se les deux serpens vivoient ou mouroient tous deux^g, luy et sa femme mourroient. Mais se le masle mouroit^h seul, la femme de Tyberius viveroitⁱ seule ; et se la femelle^j serpente mourroit, la femme de Tyberius mourroit et Tyberius viveroit. Ainsi par necessité falloit^k mourir l'ung d'eulz ou tous deux.

(279.) Tyberius avoit tele^a amour a sa femme qu'il fist tuer le masle, affin que sa^b femme demourast en vie, et souffri que la femelle^c serpente le vint estrangler et devorer, dont Valere fait question^d se ceste femme fu plus eureuse de demourer en vie que malheureuse d'avoir perdu amy^e qui tant l'amoit ? Combien que Valere semble cest exemple assez estimer, il peut touteffois sembler qu'il n'est pas a ensievyr, car foy ne doit estre adjoustee a teles vaines pronostications ; et seroit plus a dire pure follye^f que vertu d'amitié, car la folle foy de ceste vaine prenostication^g mist Tybere en cest erreur.

(280.) Au propos comme nous avons icy exemple du^a mari et de^b la femme touchant l'amitié qui est entre eulx,^c Valere met aultre exemple^d et dist que Admetus, roy de Thesalle, pour certain son crime et delit fu par Apolo condempné a mort ; et par revelation de ceulz qu'ilz appelloyent leurs dieux, luy fu revelé [fol. 49^r] qu'il mourroit, s'il n'avoit quelque amy de ses parens ou des parens de sa femme qui^e vouldist mourir pour luy.²⁰⁰

(281.) Il fist diligence d'en^a trouver ung, mais trouver ne le peust. Ceste chose^b vint a la congnissance de^c sa femme Alchestes^d, laquelle pour saulver son mari s'abandonna a la mort et, elle morte, son mary demoura vif ; et ainsi fu satisfait a la sentence de Appolo. De laquelle ystore^e Juvenal le poete^f fait mention^g en son second livre et la le deduit^h bien amplement.²⁰¹

(282.) Ancore moins est a ensievyr cest exemple que le precedent, car foy ne doit estre adjoustee a la responce de ces^a faulz dieux qui sont ennemis d'enfer et qui^b se diks^cent dieux pour aveugler le monde et decepvoir les hommes. Et^c peut chascun clerement veoir que tele œuvre est plus suggestion^d du dyable que jugement de raison ou de vertus.

(283.) En^a après, Gracus Plantius tant ama sa femme, que quant il ouy la mort d'elle, il prist^b ung cousteau et s'en frappa a^c la poitrine pour soy tuer ; mais la survindrent^d des ses gens et familiers qui^e l'empescherent, affin^f qu'il ne parfeyst son entreprinse, et luy osterent le cousteau et d'une touaille^g luy lyerent les mains. Ce fait, il faingny estre rapaisé – si le

laisserent seul ; et^h quant il se trouva seul et que il n'avoit cousteau ne instrument dont il se peust blecer, il agrandy aux doigz et a la main sa playe, et si cruelement la deschiraⁱ que finalement il en mourut. Et par si^j violente mort ouvroit son corps pour^k moustrer l'ardeur de l'amour qui^l residoit en son cœur.²⁰²

(284.) Mais sage homme ne se doit ainsi esmouvoir, car tel mouvement sera plus jugé ire et despit, qui^a procede de la suggestion^b de l'ennemy d'enfer que de la vertu d'amitié. Or, se doit la passion de yre refrener selon la dottrine de l'Apostle, qui dist que *nous ne devons donner^c lieu a yre ; et s'elle nous supprent^d, si ne la^e devons garder ne retenir jusques a^f soleil couchant*. (Eph. 4,26) Pourtant ne peut estre attribué a vertu d'amitié ce que procede du vice^g d'ire.

(285.) Puis en oultre Marc Plantius, homme de pareil nom et de pareil^a amour, eut charge de par le senat de Romme de mener une armee par mer de XL naves. Horrestilla, sa femme, le voulu acompaigner pour la grande^b amour qu'elle avoit a luy. Ilz arriverent au port de Tharente : la devint sa femme malade d'une maladie de laquelle^c elle mouru. Son mary disposa ses funerailles, qui estoient grande^d assemblee de bois pour ardoir et convertir son corps en cendres^e. Quant le bois fu disposé, elle fu mise tout emmy lieu^f sur ung eschafault^g, et la vint son mary, faignant qu'il la vouloit oindre et enbausmer^h de riches [fol. 49^v] oingnemens, comme il estoit de coustume faire aux nobles hommes.

(286.) Luy venu sur le corps, tyra son espee et la ficha parmy son cœur, car il ne vouloit vivre quant^a il se vit privé de l'amour de sa femme^b. Les amis^c voiant ce cas, firent les funerailles et les brullerent eulz^d deux ensemble, et en la cité de Tharente leur fu fait moult riche sepulture, en laquelle furent mises leurs cendres en perpetuele memore pour moustrer que tele estoit leur amour et si noble^e qu'ilz amoient mieulx demourer jointz ensemble mors^f que desjointz et despartiz de leur amour en vie.²⁰³

(287.) A pareille follye comme les precedens pourroit estre cest present exemple reputé^a, car trop plus grant^b vertu eust esté en Marcus Plancius de patiamment porter la mort de sa femme et en son cœur la faire vivre par frequente recordation de elle et de son amour, que soy par sa mort^c estaindre avec elle et faire perir l'amour de^d eulx deux.

(288.) Semblable affection d'amour et d'amitié fu trouvee en Julia, fille de Julius^a Cesar, femme et espeuse^b de Pompee le Grant : quant a certain jour^c d'une feste, qui se faisoit ou temple de^d Jupiter, elle vit le vestement de son mari tacheté^e de sang, se^f cuida que il^g feust blecé et que aucun l'euyt navré, dont elle print tele fréeur^h qu'elle cheyⁱ illec^j paumee^k. Or, estoit elle^l lors enchainée^l d'enfant, lequel elle enfanta^m pour la douleur que elle eust, cuidant son mary estre navré a mort, et en cest enfantement mouru.²⁰⁴

(289.) Dont, comme dist Valere, fu a la chose publique grant inconvenient, car s'elle eust vesqui^a et son enffant, ce^b eust esté continuation et entretenement^c de la paix et concorde de Pompee et de^d Cesar, par quoy eussent cessé les guerres et divisions qui depuis se continuerent a la grande^e destruction et ruyne du peuple et de la chose publique. Ce ne fu^f merveille se Julia, fille de^g Cesar, de douleur et de desplaisir enfanta et en cel^h enfantement mouru : ce procede parⁱ nature et non pas de vertu, comme il advint de la femme de Finees^j, laquelle pareillement enfanta de desplaisir quant elle ouy^k que son mary estoit mort en la^l bataille (cf. 1 Sam 4,19).

(290.) Plus grant ardeur d'amour encore demoustra^a Porcia, fille de Cathon et femme de Brutus, laquelle^b, quant elle ouy la mort de son mary, pour ce qu'elle ne trouva couteau ne glave^c dont elle se peuyt tuer, elle print aux mains les charbons de feu ardans et les desgloutissoit tous ardans^d, tant que par ceste maniere elle se mist a mort ; dont on la peut dire de plus fort courage que son pere Cathon, car Cathon but le venin, selon l'opinion d'aulcuns^e, qui estoit mort assés commune, affin qu'il ne fust sujet a Cesar. Aultres – et le plus – di^sent^f qu'il se tua par glaive, et aulcuns escrip- [fol. 50^r] vent et mettent qu'il se^g precipita en tumbant d'un hault mur^h en bas. Et ceste dame Porcia, sa fille, se tua par si estrange etⁱ si nouvelle et si dure maniere de mort, affin qu'elle ne vive^j privee de l'amour de son leal amy^k.²⁰⁵

(291.) Ceste dame Porcia, fille de Cathon^a, semble plus a blamer que a louer, car son fait est plus desesper^b que vertu d'amitié. Mais je donne icy grande^c occasion que on me puist arguer et reprendre, car se je blasme les exemples que Valere nous escript, je suis plus a blamer moy, qui les recite et desquelz je me aide et couloure mon œuvre.

(292.) Pour a ce respondre, fault distinguer les^a temps et les meurs des hommes : le temps quant escripvoit Valere estoit le temps de tenebres^b ouquel la lumiere de la foy ne rendoit encore sa lueur^c, parquoy les^d hommes n'avoient congnoissance de Dieu ne des choses^e divines, et pour ce souvent ilz jugoient ce qu'est vice estre vertu. Mais pour le temps present resplendist et reluit la lumiere et clarté de la foy catholique, par laquelle nous congnoissons ung seul Dieu, createur du ciel et de la terre, des hommes et des bestes et de tout ce qu'est ou monde et sus^f les cieulz créé, ce^g que Valere et ses semblables ne congneurent pas.

(293.) Et pour ce ilz referoient aux povoirs^a et loix de nature^b ce que nous referons aux povoirs^c et loy d'ung seul Dieu, car ilz estoient en cest erreur que toute bonne œuvre et toute vertu procedoit du seul arbitrage de l'omme, et nous tenons que sans l'ayde de la grace divine nous ne povons œuvre vertueuse ne meritoire accomplir. Pour ce jugoient vertueuse œuvre soy tuer pour gloire mondaine avoir, et nous le jugons vicieux desesper et temerité presumptueuse de auser defaire ce que le createur a fait^d. Mais j'ay bien voulu icy lesdis exemples inserer, pour ce que nobles hommes^e se delittent a les lire, affin que en les lisant ilz les entendent sainement en laissant la paille et prenant le grain.

(294.) Apres que Valere a donné les exemples dessus dittes des vertueuses Rommaines et Rommains, il parla^a de gens aultres et d'estranges^b nations, et dit que la royne Arthemisia^c eust un mary nommé Manseolon, lequel casuelement alla de vie a trespas. Or, avoit elle si grant amour a^d luy qu'elle ne scavoit comment elle luy^e pourroit demonstrier ; si^f se advisa de luy faire une sepulture si^g honnorable et si sumptueuse que au monde ne se trouveroit pareille et la le fist^h ensepvelir. Puis, affin qu'elle euyt perpetuele memore de l'amour de son maryⁱ, elle fist^j, quant la char fu consumee, tyrer hors les os^k et les fist arouser^l de certain buvrage dont elle en^m usoit ; et ce buvrage, dont estoient arrousézⁿ les os de son mari, elle buvoit.²⁰⁶

(295.) Pour la merveille de ceste sepulture et^a [fol. 50^v] de la^b grande^c excellence d'icelle est introduit ce nom que les sepultures des roix et grands^d princes, que l'en fait communement les plus excellens^e que on peut, sont appelez «manseolon». Lequel terme aulcuns veulent interpreter 'petite mansion', pour ce que communement la sepulture n'est que le^f grant du

corps d'ung^g homme. Mais saulve la^h reverance, il s'appelle 'manseolon' pour le nom de ce roy, mary de la royne Arthemisiaⁱ, qui^j si honorable sepulture luy fist^k, duquel parle Lucan en son VIII^e livre, quant il dist que les Ptolomés^l, roix de Egipte, sont^m enseveliz en manseoles et Pompee est enseveli en la greve ou en l'arenneⁿ de la mer, et se deult et complaint que si vaillant prince que fut Pompee est demouré sans sepulture, et les roix de Egipte, subjez aux^o Rommains, ont sepultures si^p honorables et si haultes.²⁰⁷

(296.) Recite encore Valere de la royne Hipsicrathea^a, femme du roy Mytridates, laquele tant amoit^b son mary, que après qu'il fu vaincu et dechassé par Pompee, elle, qui estoit une des belles dames du monde, fist copper ses cheveux, se mist en habit d'homme, s'acoustuma de monter a cheval et de porter^c les armes. Et par la chaleur du soleil et du hasle^d mua la beauté de sa face, et s'en alla en exil avec son mary et ne le habandonna pour peril, pour travail ne pour chose qui luy advint^e, jusques a la mort. Dont le povre roy exillé et destruit eut tel resconfort, qu'il luy sembloit qu'il avoit^f toute la chevalerie de sa court et de son hostel, quant il avoit^g sa femme avec luy.²⁰⁸

(297.) Finablement Valere, pour le^a derrenier exemple de ceste matere met et raconte merveilleuse hystoire, par laquele ne scay qui est plus a recommander : ou la foy et loyauté^b des loyales espouses, ou la fermeté et constance de leur loyalle amour ?²⁰⁹

(298.) Pour laquele hystoire entendre, fault scavoit^a que quant Jason, duquel avons parlé au commencement du premier livre^b, party de son pays pour concquerir^c le^d Thoison d'or, il mena avec luy deux grans et nobles princes, c'est assavoir Castor et Pollus, lesquelz on disoit estre enfans de Jupiter, le grant dieu selon les fictions des poetes, et de Leda, femme de Tindaris – duquel Tyndaris^e on cuidoit lesditz deux princes estre néz. Mais comme disent les poetes, ilz estoient enfans de Jupiter et depuis furent deifiéz et mis ou ciel, comme faignent^f les poetes, et sont ceulx que nous appellons Gemini, qui est ung des XII signes du ciel. Avec lesquelz aussi furent^g en la compagnie de Jason aucuns nobles hommes nommez^h Miniens, qui estoient gens ainsiⁱ nommez pour le pays dont ilz estoient.

(299.) Et comme dessus est touché ou premier livre^a, quant [fol. 51^r] Jason eut parfait^b sa conquete, tous ses compaignons ne retournerent point^c avec luy, mais prindrent diverses regions ; entre lesquelz ces Miniens, gens ainsi nommez, arriverent en l'isle que l'en^d dist Lemno. Et la, comme dist Valere, se tindrent et demourerent par plusieurs siecles, qui est a dire par plusieurs centaines^e de annees, car selon l'expositeur^f de Valere ung siecle d'annees vault cent ans.

(300.) Après qu'ilz eurent ainsi^a longuement habité en celle^b ysle, eulx ou leur generation^c, ilz en furent debouttéz par puissance d'armes et leur fu de grace octroyé^d qu'ilz peussent demourer es montaignes^e de Caieta^f. En ceste marche illec estoit la cité de Lacedemone, en laquele habitoit peuple honeste, vertueux^g et plain de courtoisie ; avoient aussi roy tout adonné a vertueuses et nobles^h meurs. Ilz sceurent la misere de ces Miniens ainsi dechassez en l'isle de Lemnoⁱ, vivans es montaignes en grans miserés^j, et congneurent qu'ilz estoient nobles gens venus de nobles extractions^k et de la compagnie du noble Jason et de Castor et Pollus. Si en eurent pitié^m et les allerent querir en ces montaignesⁿ et les^o admenerent en leur cité.

(301.) Eulz illec estans par certain temps, ingratz^a et non reconnoissans la courtoisie qui leur estoit faite, machinerent a^b vouloir usurper la seignourye^c de la cité et du royaume. Le roy, de ce adverti, les fist prendre et constituer prisonniers. Leur conspiration congneue, ilz furent condempnéz et jugéz a estre tous^d decapitéz.

(302.) Or, avoient les Lacedemoniens ceste loy, que quant mesfaitteurs^a estoient condempnéz a mort, on les gardoit une nuit depuis leur sentence donnée sans les executer^b a mort^c. Ceste sentence venue a la congnoissance de leurs femmes, elles vindrent comme^d desconfortees au tourier ou garde des^e prisons, et par douces et humbles requestes obtindrent de parler a leurs marys avant leur mort et furent en ceste nuit mises et encloses en la prison avec eulz.

(303.) Quant le tourier se fu^a retrait et la prison fu close, tous se despoulerent hommes et femmes, et prindrent les femmes les vestemens de^b leurs mariz, et les maris les vestemens de leurs femmes. Puis, quant vint l'heure qu'il^c sembla convenable au tourier^d de mettre dehors ces femmes, il vint et ouvry^e la prison^f. Tous les hommes ainsi vestus des habits de leurs femmes partent dehors^g, le visage couvert comme femmes de dœul, et s'en vont leur chemin et trœuvent^h maniere deⁱ partir de^j la cité – et ainsi s'enfuyrent et se^k saulverent et leurs femmes demourerent en prison^l.

(304.) De ceste hystore fait mention saint Jheromme^a en son *Epystle ad Rufinum*²¹⁰ et Ovide, le poete^b, en son VII^e livre^c [fol. 51^v] de *Methamorphose*.²¹¹ Que peut on maintenant dire de teles dames, qui tant loyales furent^d a leurs maris, et de tele et si ardant amour les amoient, et si ferme et tant constante estoit leur amitié que pour saulver leurs maris misrent en dangier leurs vies ? Plus grant^e amitié ne peut estre, se tesmongne^f nostre saulveur Jhesucrist, que de mettre son ame en habandon pour son amy. Dignes donques^g de louenge^h sont teles dames, comme conclud Valere, qui ainsi loiaument ont usé d'amitié.²¹²

(305.) Se je continuoie tousjours a parler de ceste vertu^a, si^b ne me seroit il possible vuider la source^c de la fontaine, ne de exprimer et^d declarer les ruyseaux^e qui en^f procedent. Pour ce j'en feray yci atant fin et parlerons de la quatrisme fille de justice que nous nommerons pité^g.

¹ Francesco Petrarca, *De remediis utriusque fortune / Les remèdes aux deux fortunes (1354–1366)*. 2 vols., éd. et trad. Christophe Carraud, Grenoble 2002, I 52. Le choix de titre exprime l'inspiration par un texte erronément attribué à Sénèque, le *De remediis fortuitorum* ; cf. pour ce fragment Sénèque, *Opera*. Vol. 3, éd. Friedrich Haase, Leipzig 1853, p. 446–457. L'identité de l'auteur est incertaine, cf. Lucio Anneo Seneca, *I frammenti*, éd. Dionigi Vottero, Bologna 1998, p. 8s. Malgré l'influence du texte sur Pétrarque, il était peu populaire jusqu'au XII^e siècle, cf. Klaus-Dieter Nothdurft, *Studien zum Einfluss Senecas auf die Philosophie und Theologie des zwölften Jahrhunderts*, Leyde/Cologne 1963, p. 31.

² Aurelius Augustinus, *Epistulae*. Vol. 4, éd. Alois Goldbacher, Vienne/Leipzig 1911 (réimp. New York/ Londres 1961), ep. 258,1 [*Marciano*, p. 605–610], et id., « Contra Academicos libri tres », éd. William M. Green, dans : id., *Opera*. Vol. II/2 (CCSL 29), Turnhout 1970, p. 1–61, ici 42 (III, vi, 13); cf. Cicéron, *Laelius*, c. 20.

³ Gualterus Burlaeus, *De vita et moribus philosophorum. Mit einer altspanischen Übersetzung der Eskurialbibliothek* (Bibliothek des litterarischen Vereins Stuttgart 177), éd. Hermann Knust, Tübingen 1886, ici p. 242 ; sur l'auteur et l'attribution du texte cf. mon introduction, n. 50. Pour la citation attribuée à Aristote cf. aussi Diogène Laërce, *Vitae philosophorum*, V 20 ; Cicéron, *Laelius*, c. 80s et 92, et Isidore de Séville, *Sententiae* (CCSL 111), éd. Pierre Cazier, Turnhout 1998, III 28,3.

⁴ Citation inexacte, cf. Cicéron, *Laelius*, c. 20 et 28.

- ⁵ Cf. Heinz-Horst Schrey, « Freundschaft », *TRE* 11 (1983), p. 590–599, ici 594.
- ⁶ Ambrosius Mediolanensis, « De spiritu sancto libri tres, ad Gratianum Augustum », *Migne PL* 16, col. 703–816, ici 776 : *Unde quidam interrogatus quid amicus esset : Alter, inquit, ego. Si ergo homo amicum ita definivit, ut alterum se esse diceret, per unitatem videlicet amoris et gratiæ ; [...].* Pour Aristote cf. n. 3.
- ⁷ Citation inexacte de Hieronymus, « Commentarius in Michæam », dans : id., *Opera. Vol. 1,6* (CCSL 76), éd. Marc Adriaen, Turnhout 1969, II 7,5–7 (p. 507–514). Malgré la référence au motif de l’ami comme *alter ego* (ibid., p. 509) s. Jérôme dévalorise les formes séculières de l’amitié. Fillastre inverse donc l’argument en soulignant l’importance de partager ses secrets avec l’ami de fait et non pas de la simple possibilité de le faire ; cf. sur cette distinction David Konstan, « Friendship, Frankness, and Flattery », dans *Friendship, Flattery, and Frankness of Speech. Studies on Friendship in the New Testament World*, dir. John T. Fitzgerald, Leyde/Cologne/New York 1996, p. 7–19.
- ⁸ Un traité *De amicitia* de Cassiodore n’est pas connu, cf. James J. O’Donnell, *Cassiodorus*, Berkeley/Los Angeles 1979, et Franz Brunhölzl, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters. Vol. 1 : Von Cassiodor bis zum Ausklang der karolingischen Erneuerung*, Munich ²1996, p. 510–512. Fillastre fait référence au *De amicitia christiana* de Pierre de Blois, qui a souvent été attribué à Cassiodore pendant le Moyen Âge, cf. Ernst Bickel, « Peter von Blois und Pseudo-Cassiodor De Amicitia », *Neues Archiv* 45 (1924), p. 223–234. Les passages cités se trouvent avec des variantes mineures chez Pierre de Blois, *Un traité de l’amour du XII^e siècle [De amicitia christiana]*, éd. Marie-Madeleine Davy, Paris 1932, c. 1. – Cf. néanmoins Cassiodore, *Expositio psalorum. 2 vols.* (CCSL 97–98), éd. Marc Adriaen, Turnhout 1958, xxxvii,12 : *Amicitia est enim voluntas erga aliquem rerum bonarum illius causa quem diligit compari voluntate.*
- ⁹ Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 1 et 3. Pour l’image de l’amitié éprouvée aux temps d’adversité cf. déjà Sir 6,8–12 et 37,4–5, et Cicéron, *Laelius*, c. 64, qui attribue à Ennius la formule célèbre que *amicus certus in res incerta cernitur.*
- ¹⁰ §§ 10 et 11 constituent une traduction quasiment littérale de Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 3–4.
- ¹¹ Cf. n. 2.
- ¹² Cf. Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 3 et 7.
- ¹³ Aristote, *Éthique à Nicomaque [EN]*, 1108b ; cf. la traduction française : *Maître Nicole Oresme. Le livre de Éthiques d’Aristote*, éd. Albert D. Menut, New York 1940, p. 159–164, et Jacqueline Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain/Paris 1974, p. 235.
- ¹⁴ Cf. Oresme, *Le livre* (n. 13), p. 168.
- ¹⁵ Cf. Aristote, *EN*, 1108b, 1126b et 1157b.
- ¹⁶ Ambrosius Mediolanensis, *De officiis. 2 vols.*, éd. et trad. Ivor J. Davidson, Oxford 2001, III 128: *Sane si necesse sit dicere testimonium, si quid in amico vitii cognoverit, corripere occulte; si non audierit, corripere palam. Sunt enim bonæ correptiones, et plerumque meliores quam tacita amicitia.*
- ¹⁷ Adaptation libre des distiques du Pseudo-Caton, cf. *Disticha Catonis*, éd. Marcus Boas (†), Amsterdam 1952, I 9 : *Cum moneas aliquem nec se velit ille moneri, / si tibi sit carus, noli desistere coeptis.* Une relation avec l’amitié a été établie dans les *Praecepta* d’Alcuin, cf. *Disticha*, p. 42. Les *Disticha* ont été très répandues ; l’attribution à Caton est erronée, cf. Günter Bernt, « Cato im Mittelalter », *LexMA* 2, col. 1576s. Fillastre cite probablement la traduction par Jean Le Fèvre (env. 1300–après 1380) : J. Ulrich, « Der Cato Jean Lefevre’s », *Romanische Forschungen* 15 (1903), p. 70–106, ici I 9: *Quant il te plaist aucun ammonester / D’aller ou toy et il veult contrestreter, / Se tu l’aimes, ne te desister mie / Pour son refus, mais doucement le prie.* Sur Le Fèvre cf. Geneviève Hasenohr, « Jean Le Fèvre », *DLF*, p. 802–804.
- ¹⁸ Cf. n. 2.
- ¹⁹ Macrobie, *Commentarii in Somnium Scipionis*, 1.8,7 : *de iustitia veniunt innocentia, amicitia, concordia, pietas, religio, affectus, humanitas.* Cf. Thomas d’Aquin, *Summa theologiae. 3 vols. [ST]*, éd. Pietro Caramello, Turin 1952, II^a II^{ae}, q. 80, art. 2.
- ²⁰ Aristote, *EN*, 1103a, et Thomas d’Aquin, *Sententia libri Ethicorum. Vol. 1*, Rome 1969 (éd. Leonina), p. 78 : *Ergo huiusmodi virtutes non sunt in nobis a natura.* Cf. aussi Oresme, *Le livre* (n. 13), p. 147.
- ²¹ Sur la réception du principe de *suum cuique tribuere* dans la sphère juridique au bas Moyen Âge cf. Frederic L. Cheyette, « Suum cuique tribuere », *French Historical Studies* 6 (1970), p. 287–299.
- ²² Cf. n. 19.
- ²³ Cf. n. 2.
- ²⁴ Cf. Sir 6,14–16 ; 9,10 ; 37,1–6 ; Aristote, *EN*, 1156b ; Cicéron, *Laelius*, c. 22.
- ²⁵ Pour la tension entre le concept d’une « amitié universelle » et les relations partielles cf. Schrey, « Freundschaft » (n. 5), p. 595.
- ²⁶ Ambrosius, *De officiis* (n. 16), III 129–132.
- ²⁷ Cicéron, *Laelius*, c. 33.

- ²⁸ Phrase attribuée à Anacharsis dans *De vita et moribus* (n. 3), p. 50/52, et chez Laërce, *Vitae*, I 105.
- ²⁹ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 34 et 52–55.
- ³⁰ Cicéron, *De natura deorum*, I 122. À la différence d'Aristote, Cicéron exclut l'idée d'une utilité mutuelle des amis qui, pour lui, pervertirait l'idée fondamentale de l'amitié, cf. Cicéron, *Laelius*, c. 29–32.
- ³¹ Voir aussi Ps 41,10 et Mi 7,5–6.
- ³² Ovide, *Epistulae ex Ponto*, II 3,19–20 [*Cottae Maximo*]: *illud amicitiae quondam venerabile nomen / prostat et in quaestu pro meretrice sedet*.
- ³³ Sur le commandement de l'amour universel dans la communauté chrétienne cf. Pierre Maraval, « Liebe. V. Alte Kirche und Mittelalter », *TRE* 21, p. 146–152.
- ³⁴ La réflexion marque le pas de l'incitation néotestamentaire à l'auto-critique et l'auto-correction (Mt 7,3–5 ; Lk 6,41–42) vers l'idée de la correction mutuelle dans l'amitié qui mène à la stabilité de la vertu, cf. Aristote, *EN*, 1156b et 1170a.
- ³⁵ Le passage révèle les tensions entre *caritas* et *amicitia*, donc entre l'intégration universelle de la société à travers l'amour d'un côté, et les mécanismes d'exclusion qui gouvernent les relations individualisées de l'autre, cf. Hyatte, *Arts of Friendship* (n. **Erreur ! Signet non défini.**10), p. 43–47, et Brian Patrick McGuire, *Friendship and Community. The Monastic Experience 350–1250*, Kalamazoo 1988, p. xl–xlili. Sur l'examen de l'autre avant la conclusion de l'amitié cf. Sir 6,8–13 ; 12,9 ; 13,21 et 37,1–5.
- ³⁶ Grégoire le Grand, *Règle pastorale [Regula pastoralis]*. 2 vols. (Sources chrétiennes 381), éd. Floribert Rommel, trad. Charles Morel, Paris 1992, vol. 2, p. 410 (III 22).
- ³⁷ Gen 24,3 et 28,1 ; Ex 34,16.
- ³⁸ Ex 34,11–16. L'argument exclut la possibilité de l'amélioration de l'inférieur, à la différence de ce qui semble pensable dans la réflexion philosophique, cf. n. 34, ou Sénèque, *Epistolae ad Lucilium*, I 7,8.
- ³⁹ Idée centrale pour les théories antiques sur l'amitié, cf. Cicéron, *Laelius*, c. 18.
- ⁴⁰ Ambrosius, *De officiis* (n. 16), III 133.
- ⁴¹ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 18 et 37.
- ⁴² Cf. Aristote, *EN*, 1159b.
- ⁴³ Aristote, *EN*, 1156b ; Cicéron, *Laelius*, c. 18.
- ⁴⁴ Cf. Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 15.
- ⁴⁵ *De vita et moribus* (n. 3), 40/42 ; cf. Laërce, *Vitae* I 91, et Cassiodore, « De Anima », éd. James W. Halporn, dans : id., *Opera. Vol. 1* (CCSL 96), éd. Å. J. Fridh/James W. Halporn, Turnhout 1973, c. 18: *hostis dulcis, amicus amarus est*.
- ⁴⁶ Hieronymus, *Commentarius in Michæam* (n. 7), p. 510.
- ⁴⁷ *De vita et moribus* (n. 3), p. 76 ; cf. Laërce, *Vitae*, VIII 10.
- ⁴⁸ *De vita et moribus* (n. 3), p. 166 ; Thomas Hibernicus, *Flores doctorum pene omnium*, attribue la phrase à Théophraste, cf. Fortenbaugh et al. (éd.), *Theophrastus* (n. 138), p. 360, n° 536.
- ⁴⁹ Valère Maxime, *Facta et dicta memorabilia*, IV 7.4 [*Volumnius et Marcus Lucullus*] et IV 7.5 [*Lucius Petronius et P. Coelius*]. Fillastre cite la traduction française (inédite) de Simon de Hesdin (jusqu'à VII 4, cf. Sylvie Lefèvre, « Simon de Hesdin », *DLF* [n. 17], p. 1393) et Nicolas de Gonesse, cf. par ex. BnF, ms. fr. 6185, ici fol. 149^{r-v}. Ce manuscrit provient de la collection du duc bourguignon Philippe le Bon.
- ⁵⁰ *De vita et moribus* (n. 3), p. 142 ; cf. Laërce, *Vitae*, II 31.
- ⁵¹ Cf. *De vita et moribus* (n. 3), p. 282 (attribué à Théophraste) ; la phrase est devenue proverbiale, cf. par ex. Paolo da Certaldo, *Libro di buoni costumi*, éd. Alfredo Schiaffini, Florence 1945, p. 71.
- ⁵² Aristote, *EN*, 1155a.
- ⁵³ *Ibid.*, 1157b et 1158a.
- ⁵⁴ *Ibid.*, 1158a.
- ⁵⁵ Salluste, *De coniuratione Catilinae*, c. 20,4: *nam idem velle atque idem nolle, es demum firma amicitia est*. La phrase est fréquemment citée par des auteurs chrétiens, cf. Aelred de Rievaulx, « De spiritali amicitia », dans : *ibid.*, *Opera omnia. Vol. 1* (CCCM 1), éd. Anselm Hoste/Charles H. Talbot, Turnhout 1971, I 40 et 48 ; Guillelmus Peraldus, « De eruditione principum », dans : Thomas d'Aquin, *Opera Omnia. Vol. 16*, Parme 1864, II 11. Thomas d'Aquin, *ST* (n. 19), II^a II^{ae} q. 29 art. 3 co., l'attribue éronnement à Cicéron ; cf. aussi Sénèque, *Epistolae*, II 20,5 et XVIII 109,16 (référence à la *sapientia*).
- ⁵⁶ Citation non identifiée ; cf. Cicéron, *De officiis*. L'idée suivante se trouve chez César, *De bello gallico*, III 10, cf. *De vita et moribus* (n. 3), p. 340.
- ⁵⁷ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 38.
- ⁵⁸ Cf. Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 22.
- ⁵⁹ Cicéron, *De finibus bonorum et malorum*, I 65.
- ⁶⁰ Salluste, *De bello lugurthino*, c. 10.

- ⁶¹ Cicéron, *Laelius*, c. 17.
- ⁶² Cf. n. 2.
- ⁶³ Pour Cicéron la vertu engendre l'amitié, cf. Cicéron, *Laelius*, c. 20 et 104.
- ⁶⁴ Citations des §§ 55–56 d'après Cicéron, *Laelius*, c. 22 ; cf. Aristote, *EN*, 1155a.
- ⁶⁵ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 102 et 104.
- ⁶⁶ Cf. Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7 init.
- ⁶⁷ Il s'agit d'une adaptation de Sénèque, *De clementia*, XXII (I 24): *natura contumax est humanus animus et in contrarium atque arduum nitens sequiturque facilius quam ducitur ; et ut generosi ac nobiles equi melius facili freno reguntur, ita Clementiam uoluntaria innocentia inpetu suo sequitur, et dignam putat ciuitas, quam seruet sibi*. Cf. Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, Douai 1624 (réimp. Graz 1965), VIII 117 ; la phrase est transmise par la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes* et entrée dans les *Proverbes Seneke*, cf. Ernstpeter Ruhe, *Les Proverbes Seneke le philosophe* (Beiträge zur romanischen Philologie des Mittelalters 5), Munich 1969, p. 10s et 37 : *On obeist plus volentiers a celui ki debonnairement commande ; / car humaine nature se vielt debonnairement mener* (ibid, p. 89).
- ⁶⁸ Ps.-Quintilien, *Declamationes XIX maiores*, IX 13. Deux collections de *Declamationes* ont été attribuées à Quintilien ; Fillastre cite les *Declamationes maiores* dont l'auteur est inconnu, cf. Joachim Dingel, « Quintilianus », *DNP* 10, col. 716–721, ici 717.
- ⁶⁹ Boèce, *Philosophiae consolatio*, III 2,9 ; cf. la traduction française de Jean de Meun : « Boethius' *De consolacione* by Jean de Meun », éd. V. L. Dedek-Héry, *Mediaeval Studies* 14 (1952), p. 165–275, ici 207, et *Le livre de Boece de consolacion*, éd. Glynnis M. Cropp, Genève 2006, p. 154.
- ⁷⁰ Cicéron, *Laelius*, c. 53.
- ⁷¹ *De vita et moribus* (n. 3), p. 208 ; cf. Laërce, *Vitae*, VI 68.
- ⁷² Aristote, *EN*, 1156a–1156b ; Fillastre traduit la « vertu » par *honesteté*.
- ⁷³ Aristote, *EN*, 1157b. À la différence de Fillastre, pour Aristote la réciprocité définit l'amitié et non pas l'amour. Cf. la définition d'Alcuin, « Pippini regalis et nobilissimi juvenis disputatio cum Albino scholastico », *Migne PL* 101, col. 975–980, ici 978: *Quid est amicitia? Aequalitas amicorum*. Pour l'émendation du texte selon l'*Altercatio Hadriani Augusti cum Epicteti philosophi (Aequalitas animorum)* cf. Klaus van Eickels, « Freundschaft im (spät)mittelalterlichen Europa : Traditionen, Befunde und Perspektiven », dans *Freundschaft oder « amitié » ?* (n. **Erreur ! Signet non défini.**11), p. 23–34, ici 25, n. 5.
- ⁷⁴ Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 1.
- ⁷⁵ Citation non attribuable à Socrate ; cf. Sénèque, *De beneficiis*, VI 33,5 : *In pectore amicus, non in atrio quaeritur ; illo recipiendus, illic retinendus est et in sensus recondendus*.
- ⁷⁶ Aristote, *EN*, 1151a.
- ⁷⁷ Cicéron, *Laelius*, c. 52.
- ⁷⁸ Sénèque, *Epistolae*, I 3,2
- ⁷⁹ Pour cette remarque et les suivantes cf. Aristote, *EN*, 1156a–1156b et 1157a.
- ⁸⁰ Isidore de Séville, *Sententiae* (n. 3), III 29,6 ; la phrase *honores mutant mores* est proverbiale, cf. *Thesaurus proverbiorum medii aevi / Lexikon der Sprichwörter des romanisch-germanischen Mittelalters*, vol. 2, éd. Kuratorium Singer der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften, Berlin/New York 1996, p. 359s. Dans le contexte de l'amitié Pierre de Blois utilise l'expression plusieurs fois dans ses échanges épistolaires, par ex. *Migne PL* 207, col. 54, 68 et 398 ; cf. Lena Wahlgren, *The letter collections of Peter of Blois. Studies in the manuscript tradition* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 58), Göteborg 1993.
- ⁸¹ Aristote, *EN*, 1156a ; les paragraphes suivants (§§ 77–81) paraphrasent la présentation aristotélicienne.
- ⁸² L'amitié fondée sur la vertu se distingue donc finalement des autres formes de par sa stabilité qui ne peut être prouvée qu'après-coup (ou bien invalidée), cf. Aristote, *EN*, 1156b, et Cicéron, *Laelius*, c. 102. Aristote reconnaît pourtant la possibilité que l'homme vertueux change de caractère, ce qui pourrait éventuellement justifier la rupture cf. Aristote, *EN*, 1165b.
- ⁸³ Aristote, *EN*, 1157a.
- ⁸⁴ Aristote, *EN*, 1155b.
- ⁸⁵ Aristote, *EN*, 1156b.
- ⁸⁶ Fillastre semble confondre ce proverbe avec la formule que donne Aristote, *EN*, 1156b ; cf. Oresme, *Le livre* (n. 13), p. 420.
- ⁸⁷ Sénèque, *Epistolae*, II 19,11 et V 47,16 ; Fillastre élabore considérablement sur l'original latin.
- ⁸⁸ La citation suit Sénèque, *De remediis* (n. 1), X 4 ; cf. aussi les *Proverbes Seneke* (n. 67), p. 94.
- ⁸⁹ Ps.-Quintilien, *Declamationes*, I 2.
- ⁹⁰ Citation approximative de Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 7.

- ⁹¹ Cicéron, *De officiis*, II 53. Cf. aussi Valère Maxime, *Facta et dicta*, VII 2 ext. 10 ; Brunetto Latini, *Li livres dou tresor*, éd. Francis J. Carmody, Berkeley/Los Angeles 1948, II 97,3 ; Guillaume de Conches, *Moralium dogma philosophorum*, éd. John Holmberg, Leipzig 1929, I B 2 b. L'exemple était très répandu vers la fin du Moyen Âge, cf. Jean Gerson, *Œuvres complètes. Vol. VII* : L'Œuvre française*, éd. Palémon Glorieux, Paris 1968, p. 649 (« Pour le jour de Noël », sermon délivré le 25 déc. 1402 devant le roi et la Cour).
- ⁹² Cf. Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 1 et 14.
- ⁹³ *De vita et moribus* (n. 3), p. 12 ; cf. Laërce, *Vitae*, I 37 ; *ibid.*, X 118, attribue une sentence similaire à Épicure.
- ⁹⁴ Citation non identifiée.
- ⁹⁵ *De vita et moribus* (n. 3), p. 24 ; Laërce, *Vitae*, I 70.
- ⁹⁶ Sentence proverbiale, cf. Hans Walther, *Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters und frühen Neuzeit in alphabetischer Anordnung. Vol. 7 : A–G* (Carmina medii aevi posterioris latina, 2,7), éd. Paul G. Schmidt, Göttingen 1982, n° 36778: *Experientia rerum magistra*.
- ⁹⁷ Isocrate, « Discours à Démonicos », 24. La citation est corrompue : l'original donne à *ta nuisance*. Le « Demonikos » a exercé une grande influence sur la tradition byzantine des miroirs de prince ; il était traduit en latin au XI^e/XII^e siècle et souvent copié à partir du XV^e siècle, cf. l'introduction des éditeurs (*ibid.*, p. 109s.) et Michael Weissenberger, « Isokrates », *DNP*, col. 1138–1143, ici 1141.
- ⁹⁸ Isocrate, « Discours à Démonicos », 25. L'image de l'épreuve par le feu est très répandue, cf. Sénèque, « De providentia », dans : *id.*, *Dialogues. Vol. 4*, éd. René Waltz, Paris³ 1950, V 9 ; Prov 17,3 ; Eccl 2,5.
- ⁹⁹ Isocrate, « Discours à Démonicos », 26.
- ¹⁰⁰ Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7 praef. ; cf. aussi n. 9.
- ¹⁰¹ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 29, 51 et 79.
- ¹⁰² *De vita et moribus* (n. 3), p. 270 ; cf. Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale* (n. 67), V 28. La sentence citée est devenue proverbiale.
- ¹⁰³ Sénèque, *Epistolae*, V 148,2 ; ce passage fait explicitement référence à la doctrine d'Épicure mais l'idée (attribuée à Pythagore) peut être considérée un lieu classique de la littérature sur l'amitié, cf. Cicéron, *De officiis*, I 51 ; Laërce, *Vitae*, VIII 10, et *De vita et moribus* (n. 3), p. 76.
- ¹⁰⁴ Sénèque, *Epistolae*, I 3,2.
- ¹⁰⁵ Sénèque, *Epistolae*, X 81,12.
- ¹⁰⁶ Voir aussi n. 7.
- ¹⁰⁷ Sur la formule de « l'ami de Dieu », cité entre autres par s. Jérôme (cf. n. 7), voir Erik Peterson, « Der Gottesfreund », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 42 (1923), p. 161–202, et Richard Egenter, *Gottesfreundschaft. Die Lehre von der Gottesfreundschaft in der Scholastik und Mystik des 12. und 13. Jahrhunderts*, Augsburg 1928.
- ¹⁰⁸ Aristote, *EN*, 1166a et 1170b ; Cicéron, *Laelius*, c. 80.
- ¹⁰⁹ Cf. Isidore de Séville, *Sententiae* (n. 3), III 28,3.
- ¹¹⁰ Cf. Laërce, *Vitae* (n. 8), II 97.
- ¹¹¹ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 40 et 44.
- ¹¹² Boèce, *Philosophiae consolatio*, II 8,7 ; « Boethius' 'De consolatione' » (n. 69), p. 204 ; *Livre de Boece* (n. 69), p. 148.
- ¹¹³ Pour la citation et les passages qui suivent cf. Jean Chrysostome, « Homiliae LXXXVIII in Joannem », *Migne PG* 59, LXXVIII 4
- ¹¹⁴ La formule *amicus amicis, inimicus inimicis* apparaît au VIII^e siècle, cf. Luitpold Wallach, « Amicus amicis, inimicus inimicis », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 52 (1933), p. 614s.
- ¹¹⁵ Citation non-identifiable dans les livres *De officiis* de Cicéron et d'Ambroise.
- ¹¹⁶ Cf. Aristote, *EN*, 1165a et 1166b–1167a.
- ¹¹⁷ Aristote, *EN*, 1108a, 1126b–1127a, 1157b et 1166b–1167a.
- ¹¹⁸ Aristote, *Politique*, 1253a ; cf. Hamesse, *Auctoritates Aristotelis* (n. 13), p. 252.
- ¹¹⁹ Aegidius Romanus, *De regimine principum*, éd. Hieronymus Samaritanus, Rome 1607 (réimp. Aalen 1967), II 1,1 (p. 214–218).
- ¹²⁰ Cf. Aegidius Romanus, *De regimine* (n. 119), II 1,28 (p. 133) et II 1,30 (p. 138).
- ¹²¹ Citation non-identifiée.
- ¹²² Isocrate, « Discours à Démonicos », 24.
- ¹²³ *Ibid.*
- ¹²⁴ Cf. n. 87.
- ¹²⁵ Cf. Sir 6,10.
- ¹²⁶ Citation non-identifiée.
- ¹²⁷ Cf. Anon., « De vitiis et virtutibus », dans Thomas d'Aquin, *Opera Omnia. Vol. 7 : Aliorum medii aevi auctorum scripta 61*, éd. Robert Busa, Stuttgart 1980, col. 718–720, ici 719 (c. 3).

- ¹²⁸ *Ibid.*, col. 720 (c. 6).
- ¹²⁹ Lucain, *Pharsalia*, VIII 534s.
- ¹³⁰ *Disticha Catonis* (n. 17), IV 15 ; cf. la traduction de Jean Le Fèvre (n. 17). Voir aussi Carl Schroeder, *Der deutsche Facetus* (Palaestra 86), Berlin 1911, p. 86 (v. 168). Le poème didactique connu comme *Facetus* date du XII^e siècle (*ibid.*, p. 9) ; incipit : *Cum nihil utilius*.
- ¹³¹ Isocrate, « Discours à Démonicos », 2.
- ¹³² Cf. Aristote, *Rhétorique*, 1381b.
- ¹³³ Cf. *De vita et moribus* (n. 3), p. 26.
- ¹³⁴ Cf. *ibid.*, p. 38.
- ¹³⁵ Citation non-attribuée à Bias ; cf. cependant les propositions d'Ambroise pour l'admonestation (n. 16) et leur écho chez Pierre de Blois, *De amicitia* (n. 8), c. 22.
- ¹³⁶ *De vita et moribus* (n. 3), p. 40 ; cf. Laërce, *Vitae*, I 91.
- ¹³⁷ *De vita et moribus* (n. 3), p. 36 ; cf. Laërce, *Vitae*, I 87.
- ¹³⁸ Le traité de Théophraste ne nous est pas parvenu ; les auteurs médiévaux en avaient connaissance à travers s. Jérôme, « In Michæam » (n. 7), p. 509. Cf. aussi les fragments dans William W. Fortenbaugh et al. (éd.), *Theophrastus of Eresus. Sources for his Life, Writings, Thought, and Influence. Vol. 2*, Leyde/New York/Cologne 1992, p. 352–373. Un texte central pour la transmission fut le *De vita et moribus* (n. 3). Pour le passage cité cf. *ibid.*, p. 284.
- ¹³⁹ Citation non-identifiée ; cf. pourtant Sénèque, *Epistolae*, I 3.
- ¹⁴⁰ *De vita et moribus* (n. 3), p. 284.
- ¹⁴¹ Cicéron, *Laelius*, c. 67s.
- ¹⁴² Cf. Thomas d'Aquin, *Scriptum super Sententiis magistri Petri Lombardi. T. 3,1 : Distinctiones XXII–XL*, éd. Maria F. Moos, Paris 1956, l. III d. 27 q. 2 a. 2 ad 2 ; Thomas donne ici une typologie négative des catégories d'hommes qui sont exclues du lien amical.
- ¹⁴³ Renvoi non-identifié (§§ 171–172).
- ¹⁴⁴ Gen 12,10–20 (surtout 12,14) et Gen. 20 ; description plus ample chez Vincentius Bellocensis, *Speculum historiale* (n. 67), l. 113, qui parle explicitement de la *puđicia uxoris*.
- ¹⁴⁵ Cf. Jacobus de Voragine, *Legenda aurea. 2 vols.*, éd. Giovanni Paolo Maggioni, Florence²1998, vol. 2, p. 1073–1078 (légende 153 : *De vndecim millibvs virginvm*). À l'époque de Fillastre le texte était accessible en traduction française, cf. *La Légende dorée. Edition critique, dans la révision de 1476 par Jean Batallier, d'après la traduction de Jean de Vignay (1333–1348) de la Legenda aurea (c. 1261–1266)* (Textes de la Renaissance 19), éd. Brenda Dunn-Lardeau, Paris 1997, ici p. 1001–1006 (légende 153).
- ¹⁴⁶ Godfrey of Winchester, « Epigrammata », dans *The Anglo-latin Satirical Poets and Epigrammatists of the Twelfth Century. Vol. 2* (RS 59, 2), éd. Thomas Wright, Londres 1872, p. 103–147, ici 106, n^o 17. Pour l'identification de Godfrey (ca. 1050–1107) avec *Martialis cecus* (ou *cocus*) cf. Max Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters. Vol. 3* (Handbuch der Altertumswissenschaft IX 2, 3), Munich 1931, p. 769–771.
- ¹⁴⁷ « Facetus », éd. Alfred Morel-Fatio, *Romania* 15 (1886), p. 224–235, ici l. 423–424. *Facetus* désigne un genre de textes éducatifs en vers. La version du XII^e s. à laquelle nous renvoyons était connu d'après l'incipit comme *Moribus et vita*, cf. Birgit Gansweidt, « Facetus », *LexMA* 4, col. 215s.
- ¹⁴⁸ Cf. Q. Horatius Flaccus, *Opera*, serm. I 5,44.
- ¹⁴⁹ Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7 praef. ; cf. la trad. franç. du XIV^e s. dans BnF, ms. fr. 6185, fol. 147^v : *Contemplons ou considerons maintenant le poissant et preuable loyen de amistié, le quel n'est en nulle partie mendre de la force de sang et de lignage. Et ce peut on savoir plus certainement par ce que lignage vient par aventure de naissance et est euvre de fortune. Mais amistié est volenté commencié par ferme jugement et deliberation, pourquoy on peut mieulx sans reprehention non aidier ou estre contraire a son prochain que a son ami.*
- ¹⁵⁰ Valère Maxime ne dresse pas une liste systématique ; il évoque cependant tous les aspects mentionnés dans son chapitre sur l'amitié, cf. Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7.
- ¹⁵¹ Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 20.
- ¹⁵² Sénèque, *Epistolae*, II 20,7.
- ¹⁵³ Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7 praef. ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 147^v : *De quoy on voit que ceulz qui sont de petite fortune desirent plus les amis pour avoir aide ou solacement d'eulx que ceulz qui sont en grant fortunes.*
- ¹⁵⁴ *Ibid.* ; Orèste et Pylades forment un couple d'amis classique. Sardanapale ne figure chez Valère qu'en titre d'exemple négatif, évoqué très brièvement. Pour la version de Fillastre cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 147^v–148^r : *Et pour ce est plus de memoire de ceulz qui ne fallirent pas a leurs amis es cas de infortune et de adversitez, qu'il*

n'est de ceulz qui tinrent bonne compaignie a leurs amis tant qu'ilz vesquirent en prosperité. [...] Et le derrenier fu Sardanapalus, lequel fu homme corrompu plus que nulle femme. Son prefect de Mede, qui avoit a nom Arbaitus, vint devers luy pour le veoir; la quelle chose n'avoit onques mais devant esté ottroyé a homme. Si obtient a moult tres grant paine qu'il le peust veoir et le trouva en une sale ou il avoit par grans tropeaux pluseurs de ses concubines et filoit pourpre a une quelongne en habit de femme et devoit entre les pucelles leurs fusees et ce qu'elles devoit filer, et surmontoit toutes femmes a son pover de molete de corps et de jolivette des yeulz. Et quant il vit ce, il ot grant indignation de ce que tant de hommes estoient subgez a une tele femme, que ceulx qui portoient le fer et les armes estoient obeissans a luy. Il s'en yssi tantost de la presence du roy et s'en vint a ses compaignons et leur raconta ce qu'il avoit veü. Et dist que par nulle maniere il ne pourroit obeir a celui, qui mieulx aime a estre femme que homme. Tantost tous ensemble firent coniuration contre Sardanapalus et luy mirent guerre aperte et aspre. Quant il ot oy ceste nouvelle, il ne fist pas comme homme qui vouldist deffendre son royaume, mais querioit demucemens et lieux ou il peut estre asseur ainsi que femmes seulent faire. Au derrenier il yssi hors a bataille avec un pou de gens et mal ordenez; si fu tantost desconfiz et chaciez de place, puis s'en fouy en son palais, puis fist tantost faire un grant feu et getta toutes ses richesses dedens et luy après.

¹⁵⁵ Cf. Justin, *Epitoma Historiarum Philippicarum Pompei Trogi*, I 3.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7 praef. ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 148^r : *L'autre histoire si est de Horrestes et de Pilades, qui furent bons amis ensemble, mais pour ce qu'elle est trop longue et aussy traittié vers la fin de la bataille de Troye, je m'en tays, fors tant que quant Horrestes, qui fust filz Agamenon, qui fut roy et capitaine des Grecs devant Troye, ot tué sa mere ; il devint hors du sens. Mais onques pour ce ne laissa Pilades, son amy, qu'il ne lui tenist compaignie toute sa vie, et de ceste amistié font ainsi que toutes les histoires mention, et des amis Sardanapalus ne fait mention nulle histoire. Ainsi donc appert qu'il est memoire de ceulx, qui demeurent amis es adversitez, et non pas de ceulx, qui sont amis seulement es prosperitez.*

¹⁵⁹ *De vita et moribus* (n. 3), p. 76 ; cf. Laërce, *Vitae*, VIII 10, et Jamblique, *Vie de Pythagore*, § 32.

¹⁶⁰ Aristote, *EN*, 1166a et 1170b.

¹⁶¹ Citation non-identifiée.

¹⁶² Cf. Cicéron, *Laelius*, c. 59 ; *De vita et moribus* (n. 3), p. 36.

¹⁶³ Cicéron, *Laelius*, c. 59s.

¹⁶⁴ *Ibid.*, c. 59.

¹⁶⁵ Citation non-identifiée ; cf. pourtant Jean Juvénal des Ursins, « Verba mea auribus percipe, domine [1452] », dans : id., *Écrits politiques. Vol. 2*, éd. Peter S. Lewis/Anne-Marie Hayez, Paris 1985, p. 179–405, ici 321 : *On doit aussi éviter qui peut le conseil de ceulx qui devant ont esté ennemis ; et pour ce dit le Sage, Ecclesi. xij^o, Inimico tuo ne credas in eternum, si humilis fuerit ne credas ei [Eccl. 12,10s.].*

¹⁶⁶ Renvoi au « Premier livre de la Toison d'or ». L'épisode citée figure dans différentes version de l'histoire d'Alexandre ; cf. Valère Maxime, *Facta et dicta*, III 8 ext. 6, et cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 126^{r-v}.

¹⁶⁷ *De vita et moribus* (n. 3), p. 132.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 102 (attribué à Isocrates).

¹⁶⁹ Cf. *ibid.* (attribué à Isocrates).

¹⁷⁰ Citation non-identifiée.

¹⁷¹ « Ysopet-Avionnet: the Latin and French Texts », éd. Kenneth McKenzie/William A. Oldfather, *University of Illinois Studies in Language and Literature* 5,4 (1919), p. 49–214, ici 162 ; cf. la traduction française du XIV^e siècle : *Nuls tant soit fors ne viguerous / Ne puet a soi souffire seus. Li uns de l'autre mestier a ; / Soi gart qui autre grevera.* (*ibid.*, p. 163). Le manuscrit qui servait de base pour l'édition de la traduction (aujourd'hui Bruxelles, KBR, ms. 11193) appartenait à Charles de Croÿ (*ibid.*, p. 113). La collection de Gualterus Anglicus fut longtemps considérée le « vrai Ésope », cf. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur* (n. 146), p. 771–773.

¹⁷² Ovide, *Tristia*, V 14,29.

¹⁷³ Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7 ext. 2 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 150^r : *Auquel devons nous plus faire joye, le quel est plus a gratuler ? Ou celluy qui se mot vult dire, ou celuy a qui il avient de le ou le roy de tresgrant courage qui ja avoit tout le monde en sa main par victoires ou par esperance parti tout a son compaignon par une si petite parole ? O don de glorieuse amistié, bel au donant et au prenant.*

¹⁷⁴ Voir § 109 et n. 104.

¹⁷⁵ *De vita et moribus* (n. 3), p. 44 ; cf. Laërce, *Vitae*, I 98.

¹⁷⁶ Cf. *De vita et moribus* (n. 3), p. 284.

¹⁷⁷ Allusion à Sir 42,3 ; l'original biblique souligne l'espoir de partager l'héritage avec l'ami.

¹⁷⁸ Aristote, *EN*, 1157a.

- 179 Cicéron, *De officiis*, I 47.
- 180 Pour l'exemple suivant voir Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7,1–2 ; Fillastre suit la traduction française : BnF, ms. fr. 6185, fol. 148^{r-v}. Cf. aussi Cicéron, *Laelius*, c. 37.
- 181 Fillastre confond les personnages : il s'agit de Gnaeus Graccus, le frère du Graccus mentionné dans le texte, cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 148^v.
- 182 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 7,2. Fillastre modifie le passage, entre autre en rajoutant le nom de Scipion, absent dans l'original latin et dans la trad. franç., cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 148^v.
- 183 Cf. § 150.
- 184 *De vita et moribus* (n. 3), p. 44 ; cf. Laërce, *Vitae*, I 97.
- 185 Aristote, *EN*, 1157a ; le philosophe ne discute pas la fainctise.
- 186 Cf. Cicéron, *De inventione*, I 93.
- 187 Cf. Ovide, *Tristia*, I 5,17–34.
- 188 Ovide, *Epistulae ex Ponto*, II 6,19–24 (Graecino)
- 189 Godfrey of Winchester, « Epigrammata » (n. 146), p. 144 (n° 232).
- 190 Valère Maxime, *Facta et dicta*, III 8,8. Valère décrit le soldat Mévius comme participant de la bataille d'Actium (31 apr. J.-C.) – sa fidélité le lie donc à l'empereur Auguste (*divus Augustus*). L'original latin et la trad. franç. insistent (en accord avec la position de l'épisode dans l'ouvrage) sur la *constantia* et la fidélité de Mévius, non pas sur l'amitié, cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 125^v.
- 191 Cf. Boèce, *Philosophiae consolatio*, II 8 ; « Boethius' 'De consolatione' » (n. 69), p. 203s. ; *Livre de Boece* (n. 69), p. 147s.
- 192 Citation non-identifiée.
- 193 Pétrarque, *De remediis* (n. 1), II 53. L'ouvrage ne consistant que de deux livres, la référence de Fillastre est erronée. Malgré cet erreur l'auteur suit fidèlement ce modèle.
- 194 Cf. *The Correspondence of M. Tullius Cicero. 5 vols.*, éd. Robert Y. Tyrrell/Louis C. Purser, Dublin/Londres 1906, vol. 2, n° 123 (*Ad Quintum fratrem* II 8).
- 195 Cf. Sénèque, *Epistolae*, VI 55,11.
- 196 Comme le chapitre précédent, les passages qui suivent reprennent fidèlement le texte de Pétrarque, *De remediis* (n. 1), II 53.
- 197 Sénèque, *Epistolae*, VII 63,7
- 198 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6 praef. ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 145^r : *Car vergogne, de quoi il a parlé, vient d'amour honeste, car pour l'amour qu'on a a aucune chose honeste, crient on a meffaire, et especialement pour l'amour qu'on a a vertu.*
- 199 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6,1.
- 200 *Ibid.* ; à la différence du récit de Fillastre, Valère accuse Admetus d'avoir admis la mort de sa femme – il ne fait pas référence à une tentative de motiver d'autres parents à remplacer le roi dans son destin, bien que ce motif apparaisse déjà dans l'*Alcestis* d'Euripides. Fillastre cite la trad. franç., cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 145^v : *Ceste clausule peut estre entendue en deux manieres : l'une, qu'il eust premierement tempté ses parens et ami<s> pour savoir s'il trouvast aucun d'eulz quil voulsist mourir pour luy ; ...*
- 201 Juvénal, *Satires*, VI 652–654, ne mentionne que très brièvement cet exemple.
- 202 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6,2 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 145^v–146^r.
- 203 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6,3 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 146^r.
- 204 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6,4 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 146^r.
- 205 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6,5 ; selon Valère, Porcia se suicida en prenant des charbons ardants dans la bouche – version en accord avec la traduction, cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 146^r.
- 206 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6 ext. 1 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 146^v.
- 207 Lucain, *Pharsalia*, VIII 696–699.
- 208 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6 ext. 2 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 146^v.
- 209 Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6 ext. 3 ; cf. BnF, ms. fr. 6185, fol. 147^r ; dans ce qui suit, Fillastre enrichit fortement le récit.
- 210 Renvoi à Hieronymus, « Epistola XXXVI (*Valerius Rufino ne ducat uxorem*) », *Migne PL* 30, col. 254–261 ? S. Jérôme mentionne Jason et Médée, mais sans donner des détails de l'épisode.
- 211 Renvoi erroné : l'épisode ne figure pas dans les *Métamorphoses*. Il n'est pas exclu que Fillastre confond l'ouvrage avec Giovanni Boccaccio, *De mulieribus claris* (Tutte le Opere 10), éd. Vittorio Zaccaria, Milan 1970, p. 128–135 ; la traduction de ce dernier fut dans la possession du duc Philippe le Hardi, qui en avait commandé un manuscrit (aujourd'hui BnF, ms. fr. 12420), cf. Patrick M. de Winter, *La bibliothèque de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1364–1404). Étude sur les manuscrits à peintures d'une collection princière à l'époque du « style gothique international »*, Paris 1985, p. 3 et 101–104.

²¹² Valère Maxime, *Facta et dicta*, IV 6 ext. 3 ; Valère en conclut que les femmes en question (des Spartiates) s'étaient montrées dignes de leur mariage avec des Minéens.